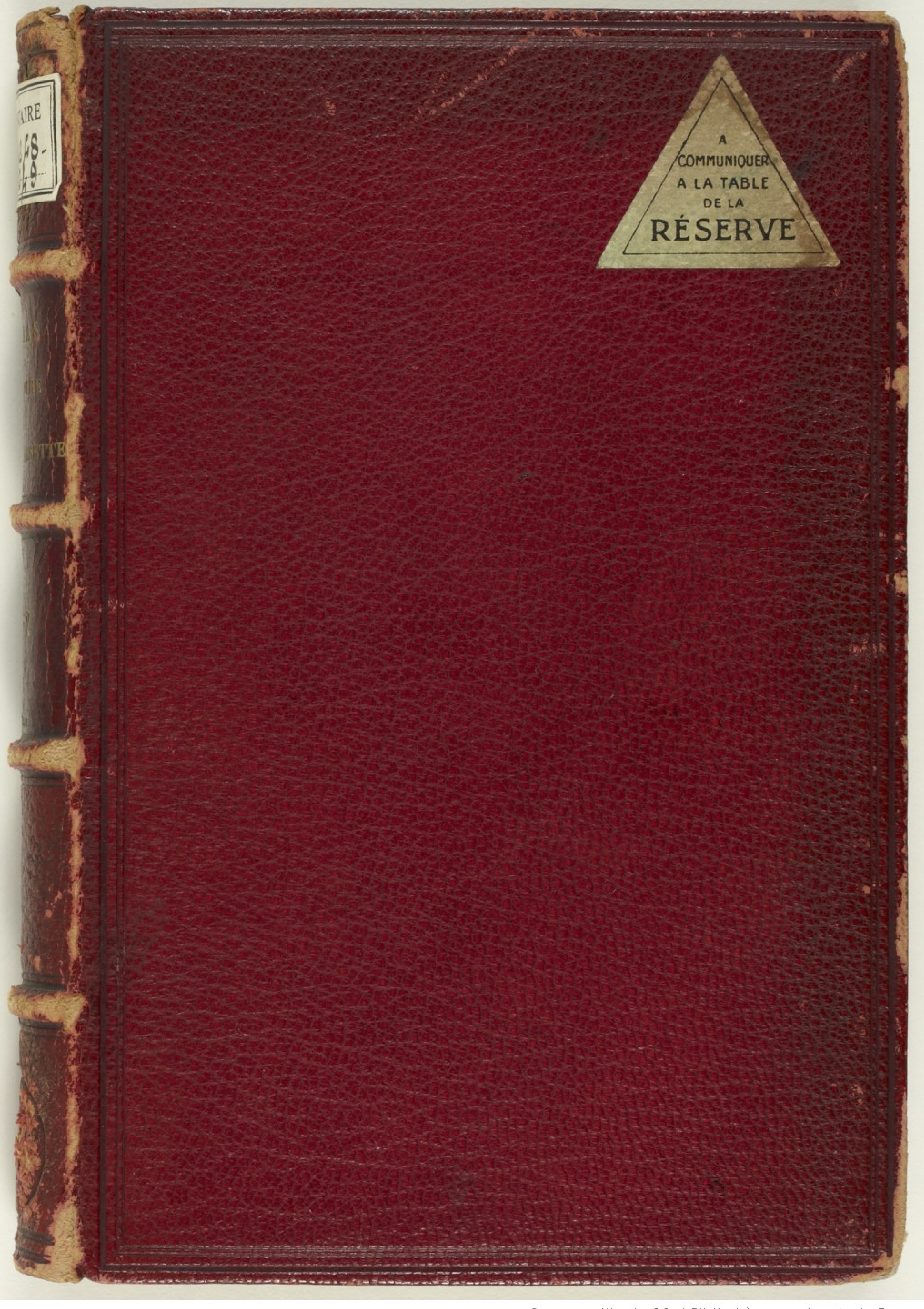
# Histoire d'un casse-noisette, par Alexandre Dumas. Illustré par Bertall


BnF Gallica


A
COMMUNIQUER
A LA TABLE
DE LA
RÉSERVE





# HISTOIRE

D'UN

# CASSE-NOISETTE.

1



IMPRIMERIE DE SCHNEIDER ET LANGRAND, RUE D'ERFURTH, 1.

*Papeterie d'Essone.*



# HISTOIRE

D'UN

# CASSE-NOISETTE

PAR

ALEXANDRE DUMAS.

Illustré par Bertall.

I





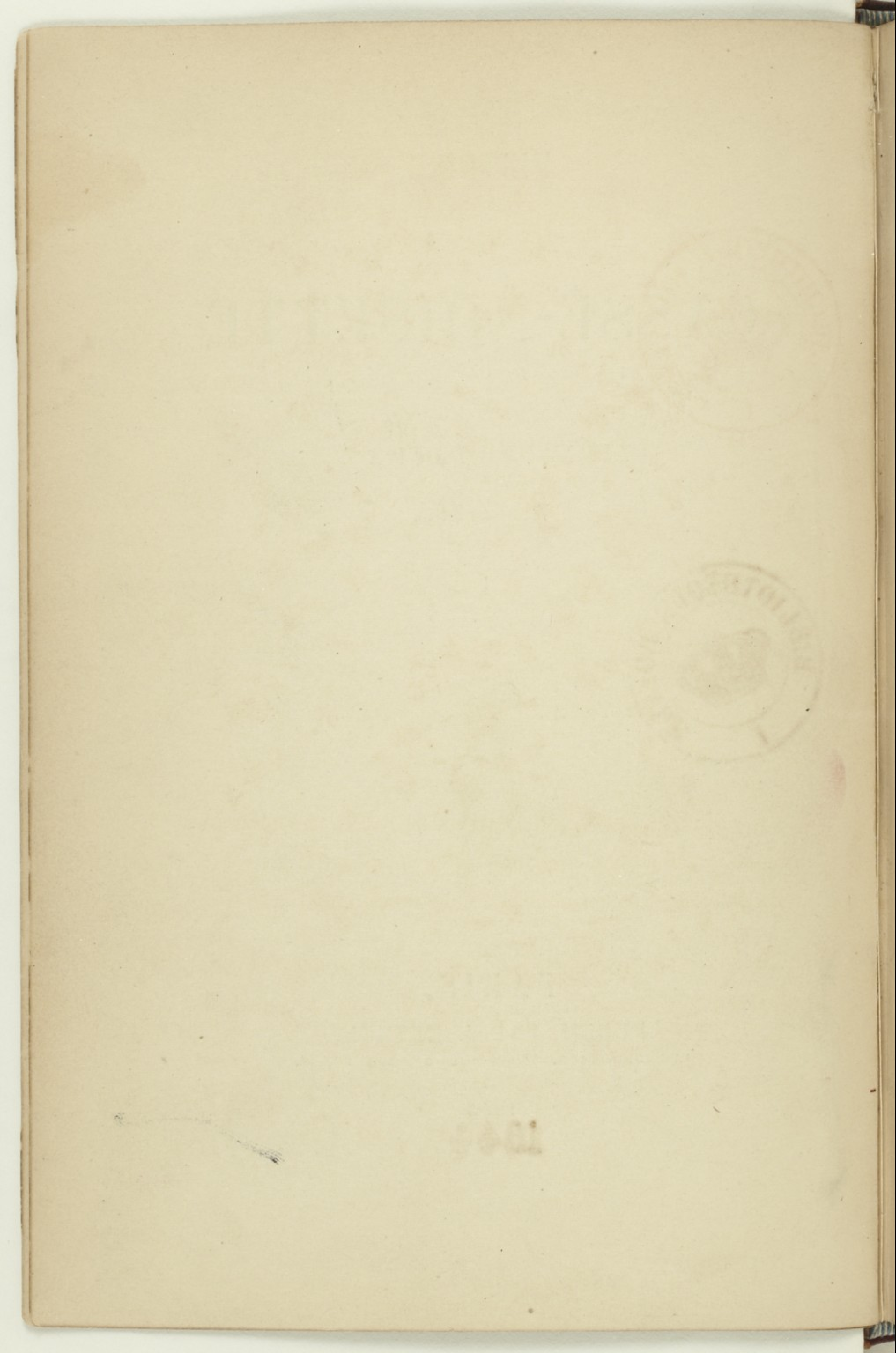

PARIS,

PUBLIÉ PAR J. HETZEL,

RUE RICHELIEU, 76. — RUE DE MÉNARS, 10.

—

1845






# PRÉFACE

Où il est expliqué comment l'auteur fut contraint de raconter l'histoire du Casse-noisette de Nuermberg.

Il y avait grande soirée d'enfants chez mon ami le comte de M...., et j'avais contribué, pour ma part, à grossir la bruyante et joyeuse réunion en y conduisant ma fille.

Il est vrai qu'au bout d'une demi-heure, pendant laquelle j'avais paternellement assisté à quatre ou cinq parties successive de colin-maillard, de main chaude et de toilette de ma laine, la tête tant soit peu brisée du sabbat que faisaient

une vingtaine de charmants petits démons de huit à dix ans, lesquels criaient à qui mieux, mieux je m'esquivais du salon et me mettais à la recherche de certain boudoir de ma connaissance, bien sourd et bien retiré, dans lequel je comptais reprendre tout doucement le fil de mes idées interrompues.

J'avais opéré ma retraite avec autant d'adresse que de bonheur, me soustrayant non-seulement aux regards des jeunes invités, ce qui n'était pas bien difficile, vu la grande attention qu'ils donnaient à leurs jeux, mais encore à ceux des parents, ce qui était une bien autre affaire. J'avais atteint le boudoir tant désiré, lorsque je m'aperçus, en y entrant, qu'il était momentanément transformé en réfectoire, et que des buffets gigantesques y étaient dressés tout chargés de pâtisseries et de rafraîchissements. Or, comme ces préparatifs gastronomiques m'étaient une nouvelle garantie que je ne serais pas dérangé avant l'heure du souper, puisque le susdit boudoir était réservé à la collation, j'avisai un énorme fauteuil à la Voltaire, une véritable bergère Louis XV à dossier rembourré et à bras arrondis, une paresseuse, comme on dit en Italie, ce pays des véritables paresseux, et je m'y accommodai voluptueusement, tout ravi à cette idée que j'allais passer une heure seul en tête à tête avec mes pensées, chose si précieuse au milieu de ce tourbillon, dans lequel nous

autres vassaux du public nous sommes incessamment entraînés.

Aussi, soit fatigue, soit manque d'habitude, soit résultat d'un bien-être si rare, au bout de dix minutes de méditations, j'étais profondément endormi.

Je ne sais depuis combien de temps j'avais perdu le sentiment de ce qui se passait autour de moi, lorsque tout à coup je fus tiré de mon sommeil par de bruyants éclats de rire. J'ouvris de grands yeux hagards qui ne virent au-dessus d'eux qu'un charmant plafond de Boucher, tout semé d'amours et de colombes, et j'essayai de me lever ; mais l'effort fut infructueux, j'étais attaché à mon fauteuil avec non moins de solidité que l'était Gulliver sur le rivage de Lilliput.

Je compris à l'instant même le désavantage de ma position, j'avais été surpris sur le territoire ennemi, et j'étais prisonnier de guerre.

Ce qu'il y avait de mieux à faire dans ma situation, c'était d'en prendre bravement son parti, et de traiter à l'amiable de ma liberté.

Ma première proposition fut de conduire le lendemain mes

vainqueurs chez Félix, et de mettre toute sa boutique à leur disposition. Malheureusement le moment était mal choisi, je parlais à un auditoire qui m'écoutait, la bouche bourrée de babas et les mains pleines de petits pâtés.

Ma proposition fut donc honteusement repoussée.

J'offris de réunir le lendemain toute l'honorable société dans un jardin au choix, et d'y tirer un feu d'artifice composé d'un nombre de soleils et de chandelles romaines qui serait fixé par les spectateurs eux-mêmes.

Cette offre eut assez de succès près des petits garçons; mais les petites filles s'y opposèrent formellement, déclarant qu'elles avaient horriblement peur des feux d'artifice, que leurs nerfs ne pouvaient supporter le bruit des pétards et que l'odeur de la poudre les incommodait.

J'allais ouvrir un troisième avis, lorsque j'entendis une petite voix flûtée qui glissait tout bas à l'oreille de ses compagnes ces mots qui me firent frémir :

— Dites à papa, qui fait des histoires, de nous raconter un joli conte.

Je voulus protester; mais à l'instant même ma voix fut couverte par ces cris :

— Ah ! oui, un conte, un joli conte; nous voulons un conte.

— Mais, mes enfants, criai-je de toutes mes forces, vous me demandez la chose la plus difficile qu'il y ait au monde : un conte! comme vous y allez. Demandez-moi l'Iliade, demandez-moi l'Énéide, demandez-moi la Jérusalem délivrée, et je passerai encore par là ; mais un conte! Peste! Perrault est un bien autre homme qu'Homère, que Virgile et que le Tasse, et le Petit Poucet une création bien autrement originale qu'Achille, Turnus ou Renaud.

— Nous ne voulons point de poëme épique, crièrent les enfants tout d'une voix, nous voulons un conte!

— Mes chers enfants, si....

— Il n'y a pas de si ; nous voulons un conte!

— Mais, mes petits amis...

— Il n'y a pas de mais ; nous voulons un conte!

— Nous voulons un conte! nous voulons un conte! repri-

rent en chœur toutes les voix, avec un accent qui n'admettait pas de réplique.

— Eh bien donc, repris-je en soupirant, va pour un conte.

— Ah! c'est bien heureux! dirent mes persécuteurs.

— Mais je vous préviens d'une chose, c'est que le conte que je vais vous raconter n'est pas de moi.

— Qu'est-ce que cela nous fait, pourvu qu'il nous amuse?

J'avoue que je fus un peu humilié du peu d'insistance que mettait mon auditoire à avoir une œuvre originale.

— Et de qui est-il votre conte, monsieur? dit une petite voix appartenant sans doute à une organisation plus curieuse que les autres.

— Il est d'Hoffmann, mademoiselle. Connaissez-vous Hoffmann?

— Non, monsieur, je ne le connais pas.

— Et comment s'appelle-t-il ton conte? demanda du ton

d'un gaillard qui sent qu'il a le droit d'interroger, le fils du maître de la maison.

— *Le Casse-Noisette de Nuremberg*, répondis-je en toute humilité. Le titre vous convient-il, mon cher Henri ?

— Hum ! ça ne promet pas grand'chose de beau, ce titre-là. Mais, n'importe, va toujours ; si tu nous ennuies, nous t'arrêterons et tu nous en diras un autre, et ainsi de suite, je t'en préviens, jusqu'à ce que tu nous en dises un qui nous amuse.

— Un instant, un instant, je ne prends pas cet engagement-là. Si vous étiez de grandes personnes, à la bonne heure.

— Voilà pourtant nos conditions, sinon, prisonnier à perpétuité.

— Mon cher Henri, vous êtes un enfant charmant, élevé à ravir, et cela m'étonnera fort si vous ne devenez pas un jour un homme d'État très-distingué ; déliez-moi, et je ferai tout ce que vous voudrez.

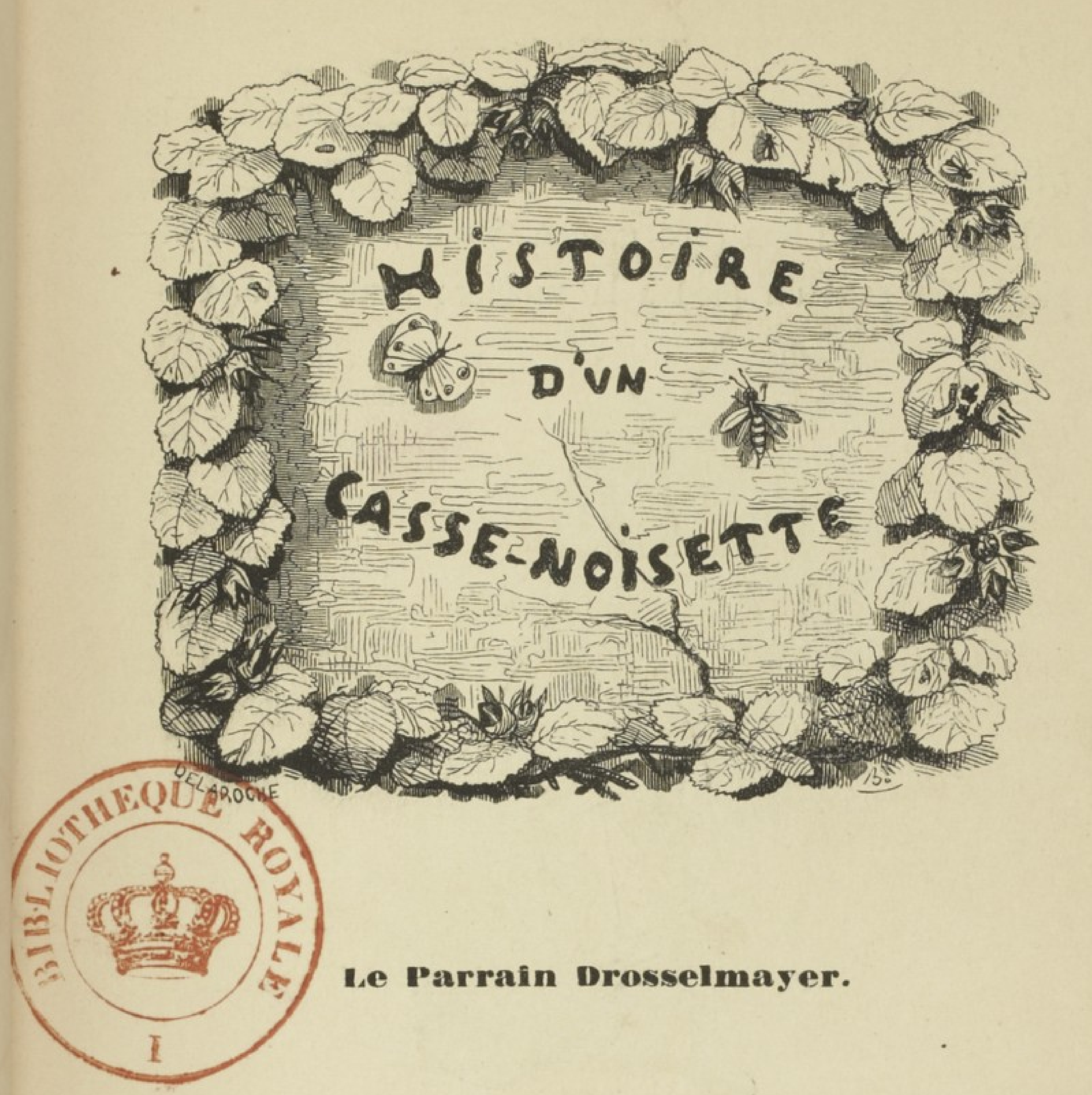
— Parole d'honneur?

— Parole d'honneur.

Au même instant je sentis les mille fils qui me retenaient se détendre ; chacun avait mis la main à l'œuvre de ma délivrance, et, au bout d'une demi-minute, j'étais rendu à la liberté.

Or, comme il faut tenir sa parole, même quand elle est donnée à des enfauts, j'invitai mes auditeurs à s'asseoir commodément, afin qu'ils pusseut passer sans douleur de l'audition au sommeil, et, quand chacun eut pris sa place, je commençai alnsi.








## Le Parrain Drosselmayer.

Il y avait une fois dans la ville de Nuremberg un président fort considéré qu'on appelait M. le président Silberhaus, ce qui veut dire maison d'argent.

Ce président avait un fils et une fille.

Le fils, âgé de neuf ans, s'appelait Fritz.

La fille, âgée de sept ans et demi, s'appelait Marie.

C'étaient deux jolis enfants ; mais si différents de carac-

tère et de visage, qu'on n'aurait jamais cru que c'était le frère et la sœur.

Fritz était un bon gros garçon, joufflu, rodomont, espiègle, frappant du pied à la moindre contrariété, con-



vaincu que toutes les choses de ce monde étaient créées pour servir à son amusement ou subir son caprice, et demeurant dans cette conviction jusqu'au moment où le docteur, impatienté de ses cris et de ses pleurs, ou de ses trépignements, sortait de son cabinet, et, levant l'index de la main droite

à la hauteur de son sourcil froncé, disait ces seules paroles :

— Monsieur Fritz ! ! !



Alors Fritz se sentait pris d'une énorme envie de rentrer sous terre.

Quant à sa mère, il va sans dire qu'à quelque hauteur qu'elle levât le doigt ou même la main, Fritz n'y faisait aucune attention.

Sa sœur Marie, tout au contraire, était une frêle et pâle enfant, aux longs cheveux bouclés naturellement et tombant sur ses petites épaules blanches comme une gerbe d'or mobile et rayonnante tomberait sur un vase d'albâtre. Elle était modeste, douce, affable, miséricordieuse à toutes les



douleurs, même à celles de ses poupées; obéissante au premier signe de madame la présidente, et ne donnant jamais un démenti même à sa gouvernante, mademoiselle

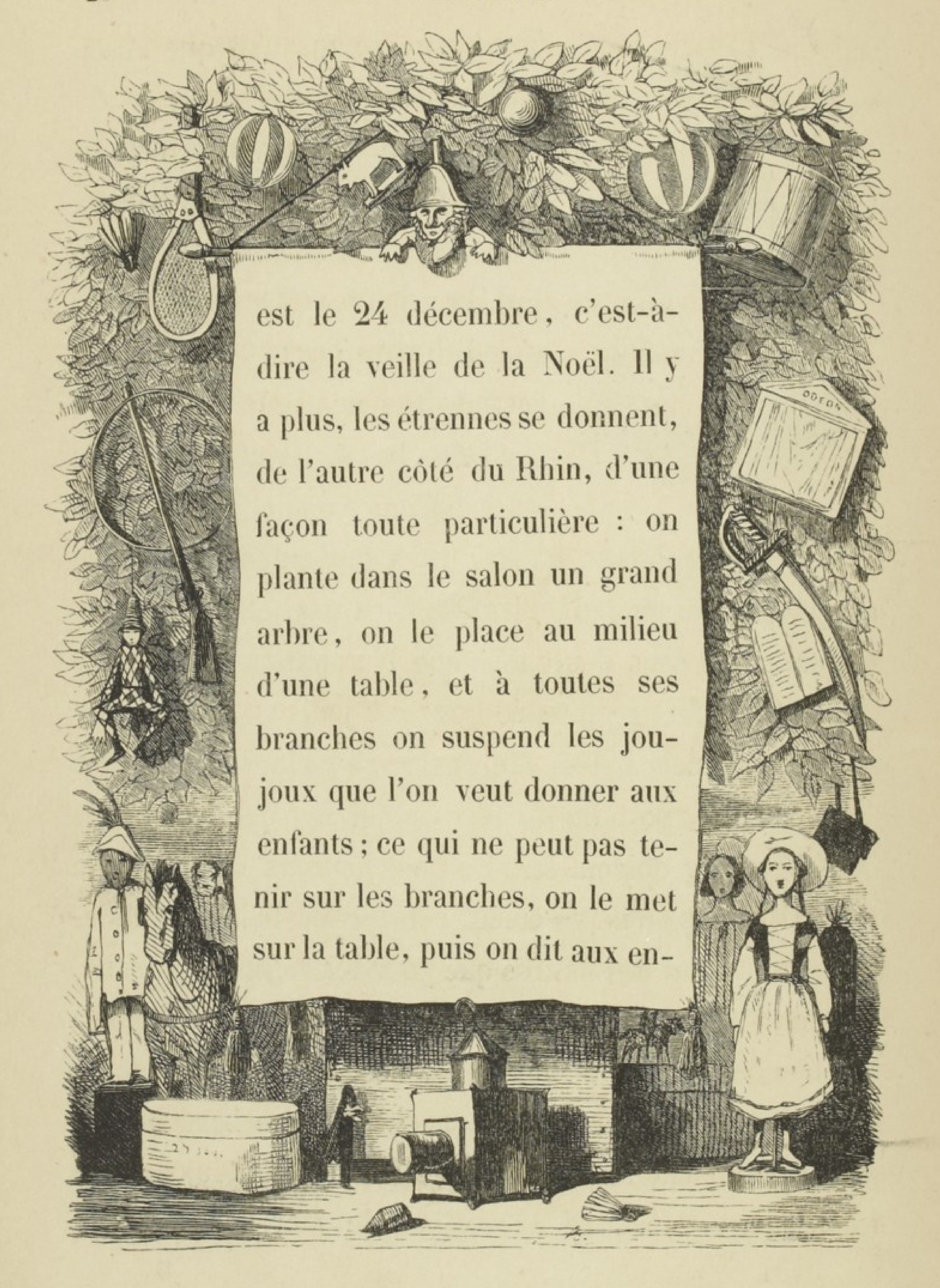


Truschen, ce qui fait que Marie était adorée de tout le monde.

Or, le 24 décembre de l'année 17.... était arrivé. Vous n'ignorez pas, mes petits amis, que le 24 décembre est la veille de la Noël, c'est-à-dire du jour où l'enfant Jésus est né dans une crèche, entre un âne et un bœuf. Maintenant je vais vous expliquer une chose.

Les plus ignorants d'entre vous ont entendu dire que chaque pays a ses habitudes, n'est-ce pas, et les plus instruits savent sans doute déjà que Nuremberg est une ville d'Allemagne fort renommée pour ses joujoux, ses poupées et ses polichinelles, dont elle envoie de pleines caisses dans tous les autres pays du monde. Ce qui fait que les enfants de Nuremberg doivent être les plus heureux enfants de la terre, à moins qu'ils ne soient comme les habitants d'Ostende, qui n'ont des huîtres que pour les regarder passer.

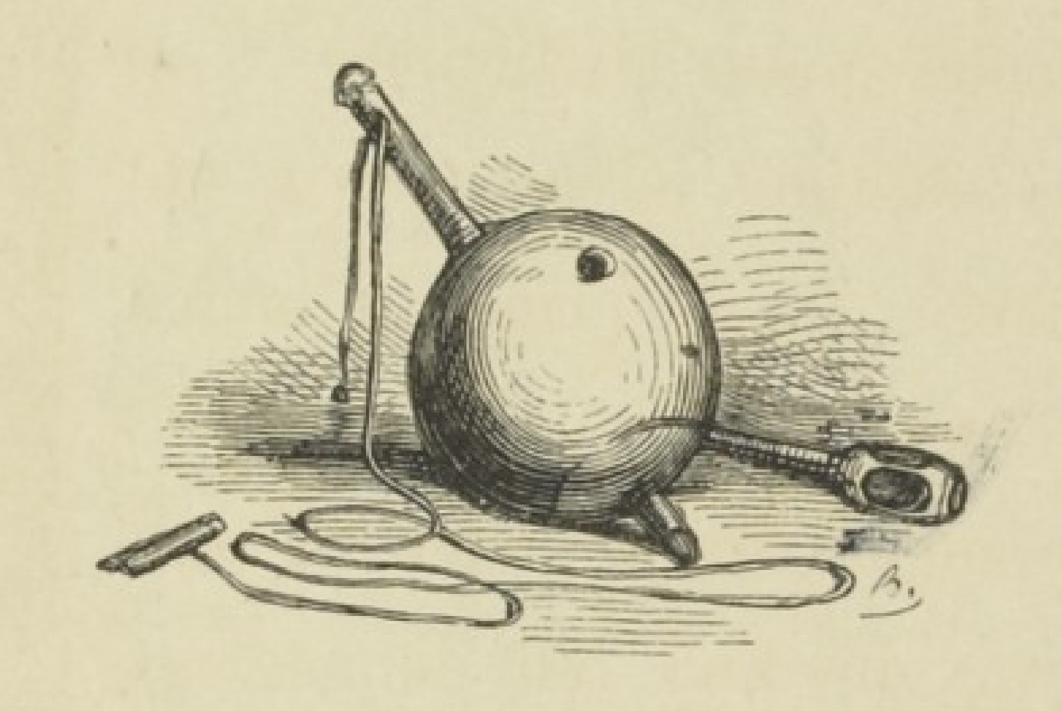
Donc l'Allemagne, étant un autre pays que la France, a d'autres habitudes qu'elle. En France, le premier jour de l'an est le jour des étrennes, ce qui fait que beaucoup de gens désireraient fort que l'année commençât toujours par le 2 janvier. Mais, en Allemagne, le jour des étrennes



est le 24 décembre, c'est-à-dire la veille de la Noël. Il y a plus, les étrennes se donnent, de l'autre côté du Rhin, d'une façon toute particulière : on plante dans le salon un grand arbre, on le place au milieu d'une table, et à toutes ses branches on suspend les joujoux que l'on veut donner aux enfants ; ce qui ne peut pas tenir sur les branches, on le met sur la table, puis on dit aux en-

fants que c'est le bon petit Jésus qui leur envoie leur part des présents qu'il a reçus des trois rois mages, et, en cela, on ne leur fait qu'un demi-mensonge, car, vous le savez, c'est de Jésus que nous viennent tous les biens de ce monde.

Je n'ai pas besoin de vous dire que parmi les enfants favorisés de Nuremberg, c'est-à-dire parmi ceux qui à la Noël recevaient le plus de joujoux de toutes façons, étaient les



enfants du président Silberhaus ; car, outre leur père et leur mère qui les adoraient, ils avaient encore un parrain qui les adorait aussi et qu'ils appelaient parrain Drosselmayer.

Il faut que je vous fasse en deux mots le portrait de cet illustre personnage qui tenait dans la ville de Nuremberg une place presque aussi distinguée que celle du président Silberhaus.

Parrain Drosselmayer, conseiller de médecine, n'était pas un joli garçon le moins du monde, tant s'en faut. C'était un grand homme sec, de cinq pieds huit pouces, qui se tenait fort voûté, ce qui faisait que, malgré ses longues jam-




bes, il pouvait ramasser son mouchoir, s'il tombait à terre, presque sans se baisser. Il avait le visage ridé comme une pomme de reinette sur laquelle a passé la gelée d'avril. A

la place de son œil droit était un grand emplâtre noir ; il était parfaitement chauve, inconvénient auquel il parait en portant une perruque gazonnante et frisée, qui était un fort ingénieux morceau de sa composition fait en verre filé, ce qui le forçait, par respect pour ce respectable couvre-chef, de porter sans cesse son chapeau sous le bras. Au reste, l'œil qui lui restait était vif et brillant, et semblait faire non-seulement sa besogne, mais celle de son camarade absent, tant il roulait rapidement autour d'une chambre dont parrain Drosselmayer désirait d'un seul regard embrasser tous les détails, ou s'arrêtait fixement sur les gens dont il voulait connaître les plus profondes pensées.

Or, le parrain Drosselmayer qui, ainsi que nous l'avons dit, était conseiller de médecine, au lieu de s'occuper, comme la plupart de ses confrères, à tuer correctement, et selon les règles, les gens vivants, n'était préoccupé que de rendre au contraire la vie aux choses mortes, c'est-à-dire qu'à force d'étudier le corps des hommes et des animaux, il était arrivé à connaître tous les ressorts de la machine, si bien qu'il fabriquait des hommes qui marchaient, qui saluaient, qui faisaient des armes ; des dames qui dansaient, qui jouaient du clavecin, de la harpe et de la viole ; des chiens qui couraient, qui rapportaient et qui aboyaient ; des oiseaux qui volaient, qui sautaient et qui chantaient ; des poissons qui

nageaient et qui mangeaient. Enfin, il en était même venu à faire prononcer aux poupées et aux polichinelles quelques

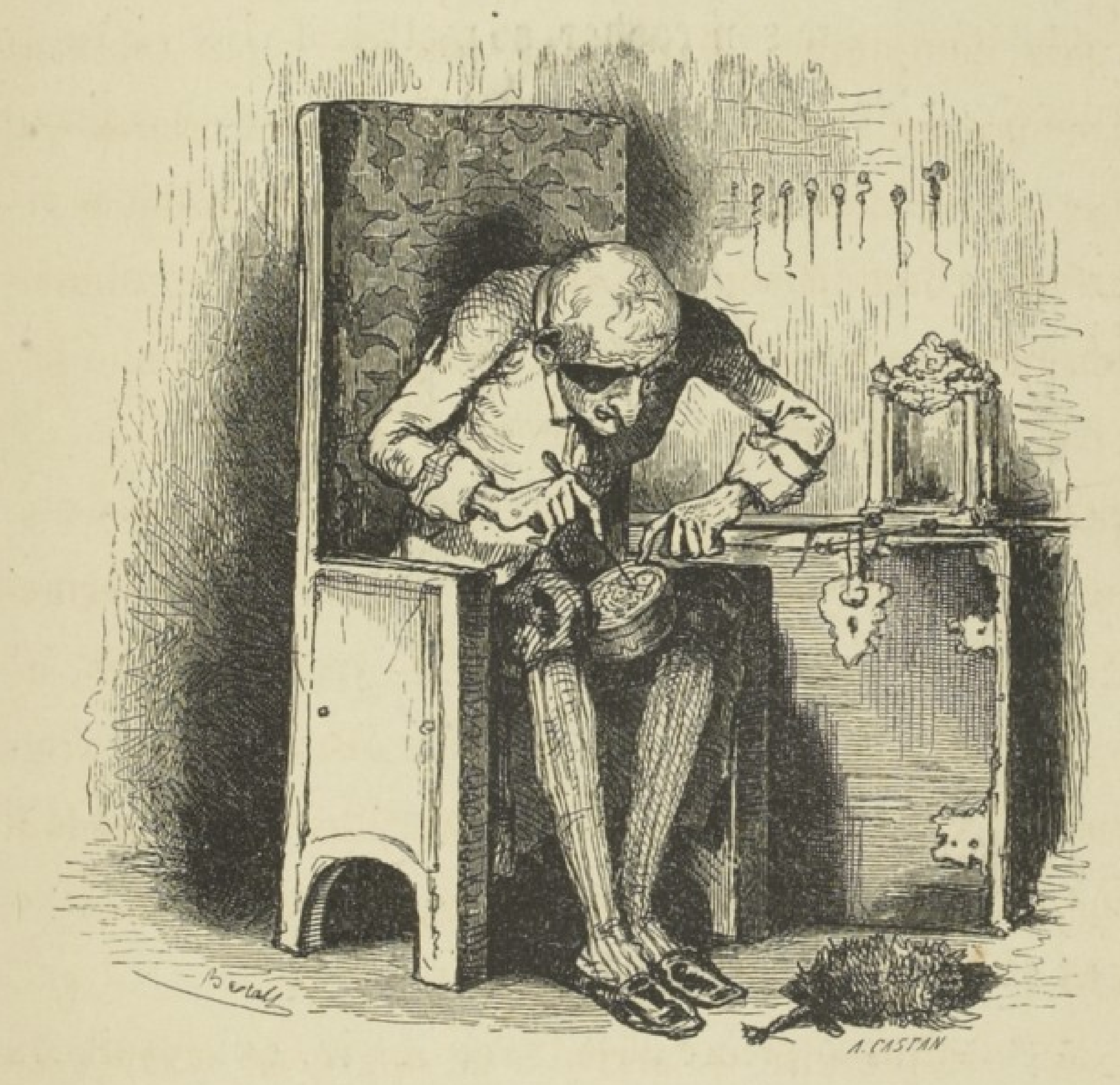


mots peu compliqués, il est vrai, comme papa, maman, dada ; seulement c'était d'une voix monotone et criarde qui attristait, parce qu'on sentait bien que tout cela était le résultat d'une combinaison automatique, et qu'une combinaison automatique n'est toujours, à tout prendre, qu'une parodie des chefs-d'œuvre du Seigneur.

Cependant, malgré toutes ces tentatives infructueuses, parrain Drosselmayer ne désespérait point et disait fermement qu'il arriverait un jour à faire de vrais hommes, de vraies femmes, de vrais chiens, de vrais oiseaux et de vrais poissons. Il va sans dire que ses deux filleuls, auxquels il avait promis ses premiers essais en ce genre, attendaient ce moment avec une grande impatience.

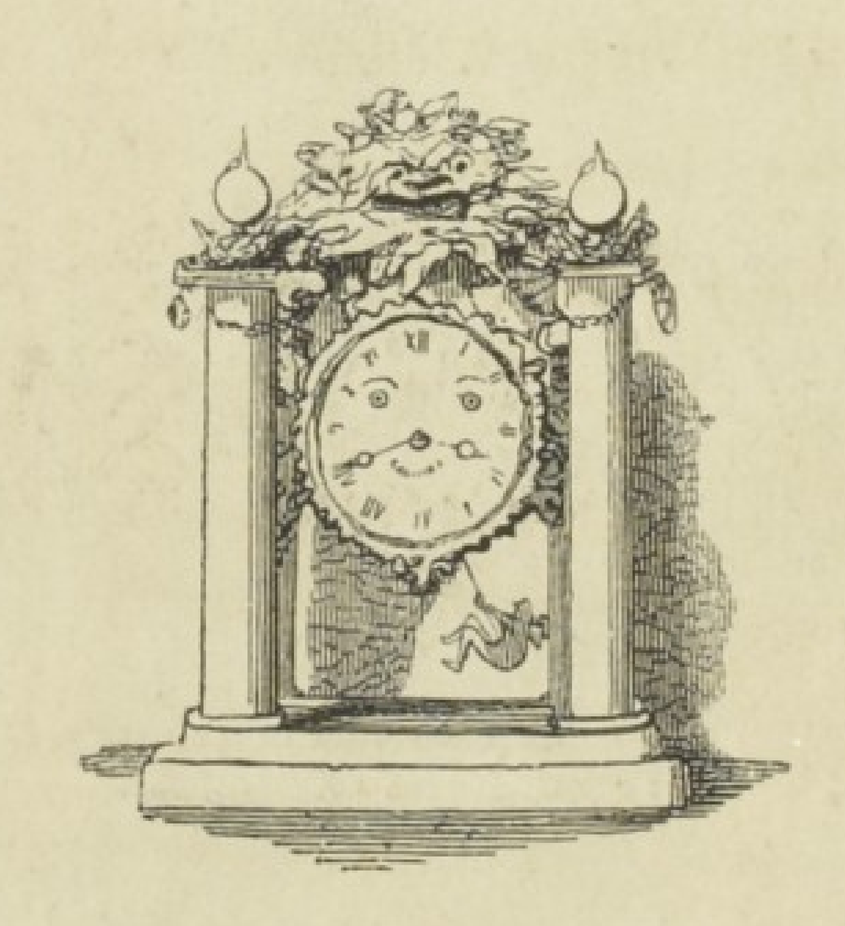
On doit comprendre qu'arrivé à ce degré de science en mécanique, parrain Drosselmayer était un homme précieux

pour ses amis. Aussi une pendule tombait-elle malade dans la maison du président Silberhaus, et, malgré le soin des horlogers ordinaires, ses aiguilles venaient-elles à cesser de marquer l'heure ; son tic-tac, à s'interrompre ; son mouvement, à s'arrêter; on envoyait prévenir le parrain Drosselmayer, lequel arrivait aussitôt tout courant, car c'était un artiste ayant l'amour de son art celui-là. Il se faisait conduire auprès de la morte qu'il ouvrait à l'instant même ; enlevant le mouvement qu'il plaçait entre ses deux genoux,



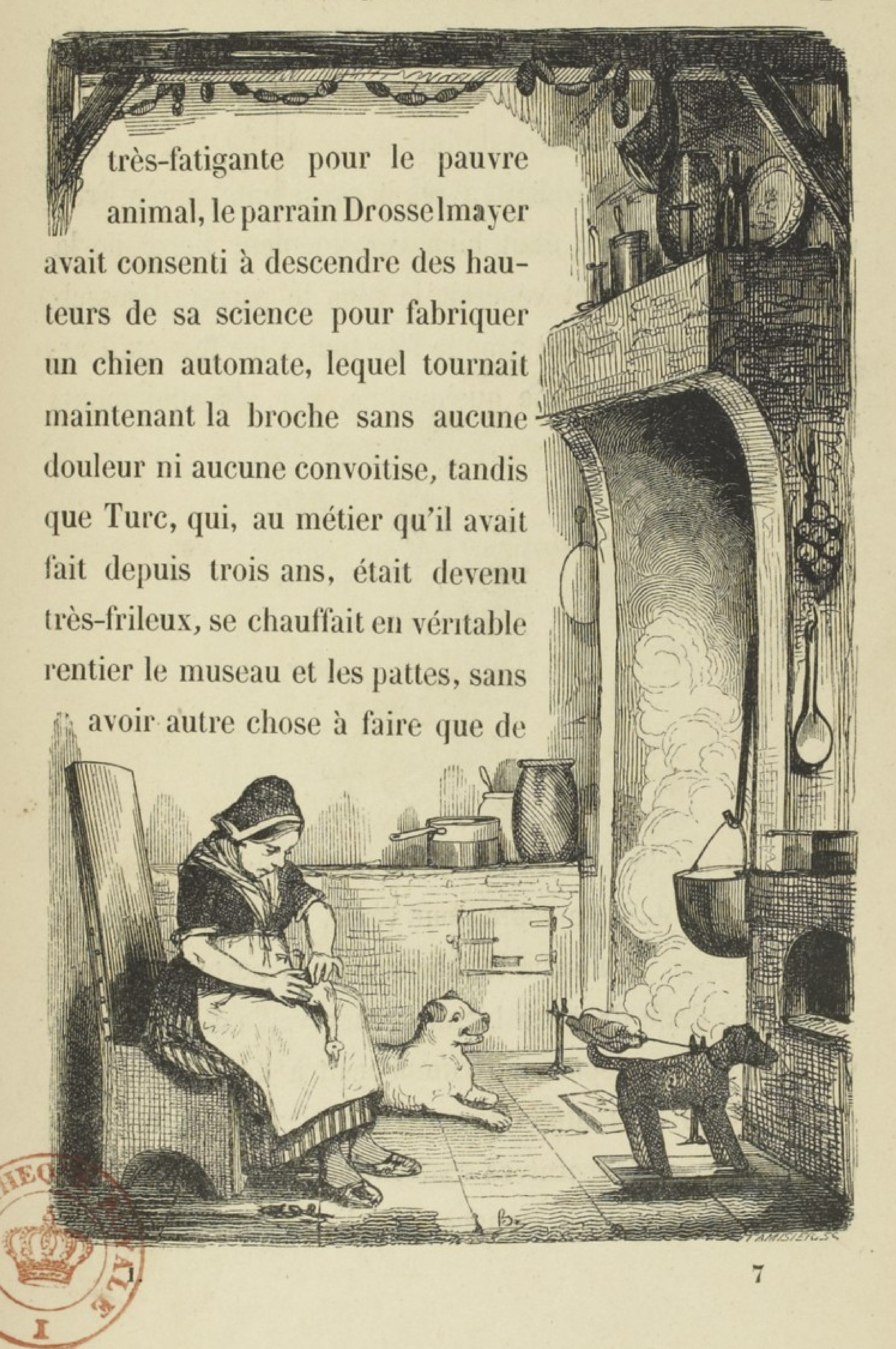
puis alors, la langue passant par un coin de ses lèvres, son

œil unique brillant comme une escarboucle, sa perruque de verre posée à terre, il tirait de sa poche une foule de petits instruments sans nom, qu'il avait fabriqués lui-même et dont lui seul connaissait la propriété, choisissait les plus aigus, qu'il plongeait dans l'intérieur de la pendule, acuponcture qui faisait grand mal à la petite Marie, laquelle ne pouvait croire que la pauvre horloge ne souffrît pas de ces opérations, mais qui au contraire ressuscitait la gentille trépanée, qui, dès qu'elle était replacée dans son coffre, ou entre ses colonnes, ou sur son rocher, se mettait à vivre, à battre et à ronronner de plus belle ; ce qui rendait aussitôt l'exis-



tence à l'appartement, qui semblait avoir perdu son âme en perdant sa joyeuse pensionnaire.

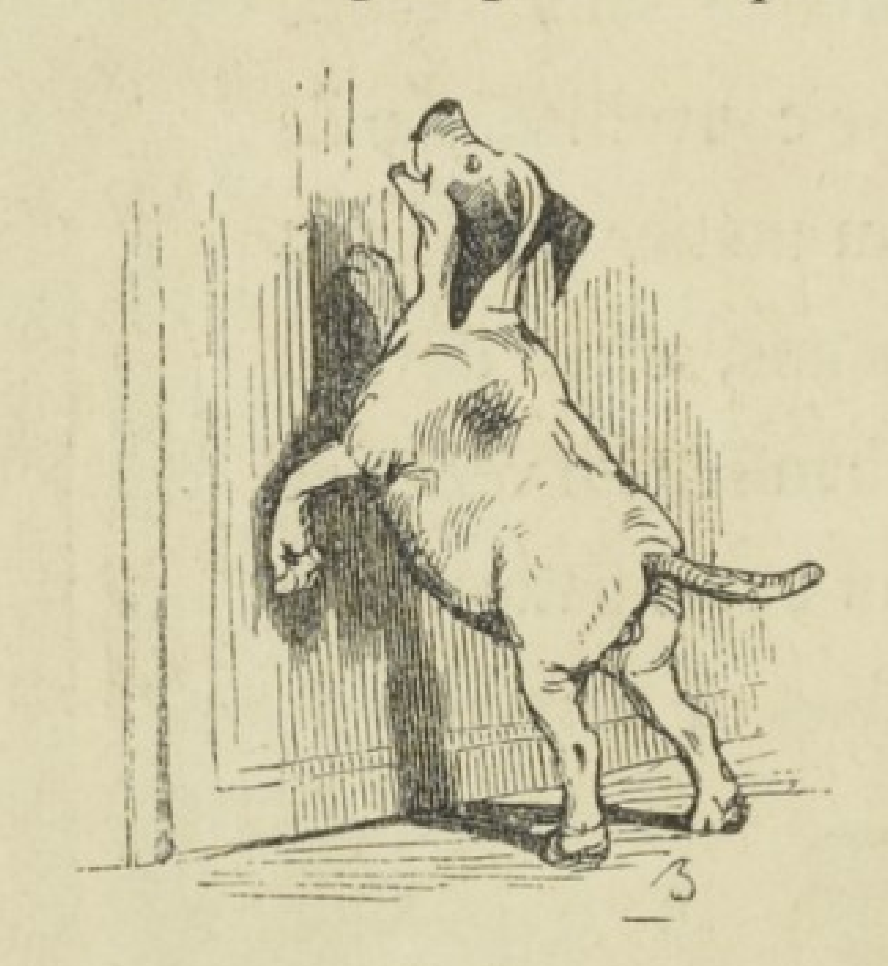
Il y a plus : sur la prière de la petite Marie, qui voyait avec peine le chien de la cuisine tourner la broche, occupation



très-fatigante pour le pauvre animal, le parrain Drosselmayer avait consenti à descendre des hauteurs de sa science pour fabriquer un chien automate, lequel tournait maintenant la broche sans aucune douleur ni aucune convoitise, tandis que Turc, qui, au métier qu'il avait fait depuis trois ans, était devenu très-frileux, se chauffait en véritable rentier le museau et les pattes, sans avoir autre chose à faire que de

regarder son successeur, qui, une fois remonté, en avait pour une heure à faire sa besogne gastronomique sans qu'on eût à s'occuper seulement de lui.

Aussi, après le président, après la présidente, après Fritz et après Marie, Turc était bien certainement l'être de la maison qui aimait et vénérait le plus le parrain Drosselmayer, auquel il faisait grande fête toutes les fois qu'il arrivait, annonçant même quelquefois, par ses aboiements



joyeux, et par le frétillement de sa queue, que le conseiller de médecine était en route pour venir, avant même que le digne parrain eût touché le marteau de la porte.

Le soir donc de cette bienheureuse veille de Noël, au moment où le crépuscule commençait à descendre, Fritz et Marie, qui de toute la journée n'avaient pu entrer dans le grand salon d'apparat, se tenaient accroupis dans un petit coin de la salle à manger. Tandis que mademoiselle

Trudchen, leur gouvernante, tricotait près de la fenêtre, dont elle s'était approchée pour recueillir les derniers rayons du jour, les enfants étaient pris d'une espèce de terreur vague, parce que, selon l'habitude de ce jour solennel, on ne leur avait pas apporté de lumière ; de sorte qu'ils parlaient bas comme on parle quand on a un petit peu peur.



— Mon frère, disait Marie, bien certainement papa et maman s'occupent de notre arbre de Noël, car depuis le

matin j'entends un grand remue-ménage dans le salon où il nous est défendu d'entrer.

— Et moi, dit Fritz, il y a dix minutes à peu près que j'ai reconnu, à la manière dont Turc aboyait, que le parrain Drosselmayer entrait dans la maison.

— O Dieu ! s'écria Marie en frappant ses deux petites mains l'une contre l'autre, que va-t-il nous apporter ce bon parrain ? Je suis sûre, moi, que ce sera quelque beau jardin tout planté d'arbres, avec une belle rivière qui coulera sur un gazon brodé de fleurs. Sur cette rivière il y aura des cygnes d'argent avec des colliers d'or, et une jeune fille qui leur apportera des massepains qu'ils viendront manger jusque dans son tablier.

— D'abord, dit Fritz, de ce ton doctoral qui lui était particulier, et que ses parents reprenaient en lui comme un de ses plus graves défauts, vous saurez, mademoiselle Marie, que les cygnes ne mangent pas de massepains.

— Je le croyais, dit Marie ; mais comme tu as un an et demi de plus que moi, tu dois en savoir davantage que je n'en sais.



Fritz se rengorgea.

— Puis, reprit-il, je crois pouvoir dire que si parrain

Drosselmayer apporte quelque chose, ce sera une forteresse, avec des soldats pour la garder, des canons pour la défendre, et des ennemis pour l'attaquer. Ce qui fera des combats superbes.

— Je n'aime pas les batailles, dit Marie. S'il apporte une forteresse, comme tu le dis, ce sera donc pour toi ; seulement je réclame les blessés pour en avoir soin.

— Quelque chose qu'il apporte, dit Fritz, tu sais bien que ce ne sera ni pour toi ni pour moi, attendu que, sous le prétexte que les cadeaux de parrain Drosselmayer sont de vrais chefs-d'œuvre, on nous les reprend aussitôt qu'il nous les a donnés, et qu'on les enferme tout au haut de la grande armoire vitrée où papa seul peut atteindre, et encore en montant sur une chaise, ce qui fait, continua Fritz, que j'aime autant et même mieux les joujoux que nous donnent papa et maman, et avec lesquels on nous laisse jouer au moins jusqu'à ce que nous les ayons mis en morceaux, que ceux que nous apporte le parrain Drosselmayer.

— Et moi aussi, répondit Marie ; seulement il ne faut pas répéter ce que tu viens de dire au parrain.

— Pourquoi ?

— Parce que cela lui ferait de la peine que nous n'aimassions pas autant ses joujoux que ceux qui nous viennent de papa et de maman ; il nous les donne, pensant nous faire

grand plaisir, il faut donc lui laisser croire qu'il ne se trompe pas.

— Ah bah! dit Fritz.

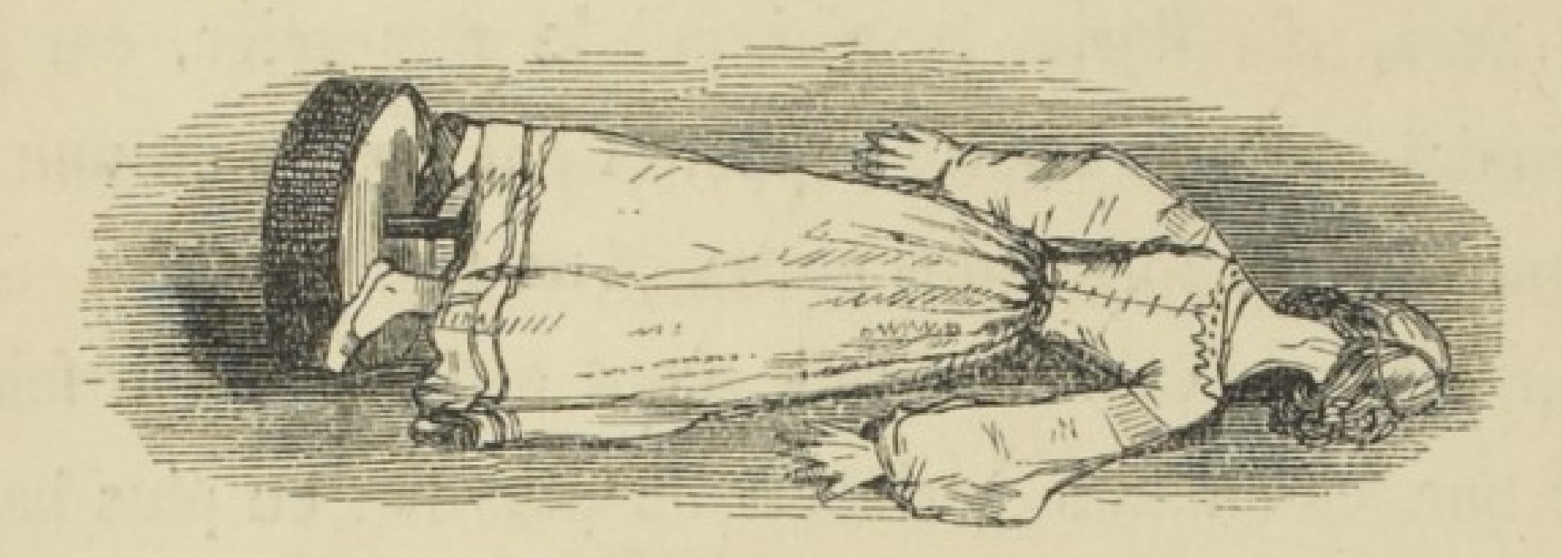
— Mademoiselle Marie a raison, monsieur Fritz, dit mademoiselle Trudchen, qui d'ordinaire était fort silencieuse



et ne prenait la parole que dans les grandes circonstances.

— Voyons, dit vivement Marie pour empêcher Fritz de répondre quelque impertinence à la pauvre gouvernante, voyons, devinons ce que nous donneront nos parents. Moi j'ai confié à maman, mais à la condition qu'elle ne la gronderait pas, que mademoiselle Rose, ma poupée, devenait de plus en plus maladroite, malgré les sermons que je lui fais sans cesse, et n'est occupée qu'à se laisser tomber sur

le nez, accident qui ne s'accomplit jamais sans laisser des traces très-désagréables sur son visage, de sorte qu'il n'y a



plus à penser à la conduire dans le monde, tant sa figure jure maintenant avec ses robes.

— Moi, dit Fritz, je n'ai pas laissé ignorer à papa qu'un vigoureux cheval alezan ferait très-bien dans mon écurie ; de même que je l'ai prié d'observer qu'il n'y a pas d'armée bien organisée sans cavalerie légère, et qu'il manque un escadron de hussards pour compléter la division que je commande.

A ces mots, mademoiselle Trudchen jugea que le moment convenable était venu de prendre une seconde fois la parole.

— Monsieur Fritz et mademoiselle Marie, dit-elle, vous savez bien que c'est l'enfant Jésus qui donne et bénit tous ces beaux joujoux qu'on vous apporte. Ne désignez donc pas d'avance ceux que vous désirez, car il sait mieux que vous-mêmes ceux qui peuvent vous être agréables.

— Ah ! oui, dit Fritz, avec cela que l'année passée il ne m'a donné que de l'infanterie quand, ainsi que je viens de

le dire, il m'eût été très-agréable d'avoir un escadron de hussards.

— Moi, dit Marie, je n'ai qu'à le remercier, car je ne demandais qu'une seule poupée, et j'ai encore eu une jolie colombe blanche avec des pattes et un bec roses.

Sur ces entrefaites, la nuit étant arrivée tout à fait, de sorte que les enfants parlaient de plus bas en plus bas, et qu'ils se tenaient toujours plus rapprochés l'un de l'autre, il leur semblait autour d'eux sentir les battements d'ailes de leurs anges gardiens tout joyeux, et entendre dans le lointain une musique douce et mélodieuse comme celle d'un orgue qui eût chanté, sous les sombres arceaux d'une cathédrale, la nativité de Notre-Seigneur. Au même instant une vive lueur passa sur la muraille, et Fritz et Marie comprirent que c'était l'enfant Jésus qui, après avoir déposé leurs joujoux dans le salon, s'envolait sur un nuage d'or vers d'autres enfants qui l'attendaient avec la même impatience qu'eux.

Aussitôt une sonnette retentit, la porte s'ouvrit avec fracas, et une telle lumière jaillit de l'appartement, que les enfants demeurèrent éblouis, n'ayant que la force de crier :

— Ah ! ah ! ah !

Alors le président et la présidente vinrent sur le seuil de la porte, prirent Fritz et Marie par la main.

— Venez voir, mes petits amis, dirent-ils, ce que l'enfant Jésus vient de vous apporter.



Les enfants entrèrent aussitôt dans le salon, et mademoiselle Trudchen, ayant posé son tricot sur la chaise qui était devant elle, les suivit.

**L'Arbre de Noël.**

Mes chers enfants, il n'est pas que vous ne connaissiez Susse et Giroux, ces grands entrepreneurs du bonheur de la jeunesse ; on vous a conduits dans leurs splendides maga-

sins, et l'on vous a dit, en vous ouvrant un crédit illimité : Venez, prenez, choisissez. Alors vous vous êtes arrêtés haletants, les yeux ouverts, la bouche béante, et vous avez eu un de ces moments d'extase que vous ne retrouverez jamais dans votre vie, même le jour où vous serez nommés académiciens, députés ou pairs de France. Eh bien, il en fut ainsi que de vous de Fritz et de Marie, quand ils entrèrent dans le



salon et qu'ils virent l'arbre de Noël qui semblait sortir de la grande table couverte d'une nappe blanche, et tout chargé, outre ses pommes d'or, de fleurs en sucre au lieu de fleurs naturelles, et de dragées et de pralines au lieu de fruits ; le tout étincelant au feu de cent bougies cachées dans son feuillage, et qui le rendaient aussi éclatant que ces grands ifs d'illuminations que vous voyez les jours de fêtes publiques. A cet aspect, Fritz tenta plusieurs entrechats qu'il accom-

plit de manière à faire honneur à M. Pochette, son maître

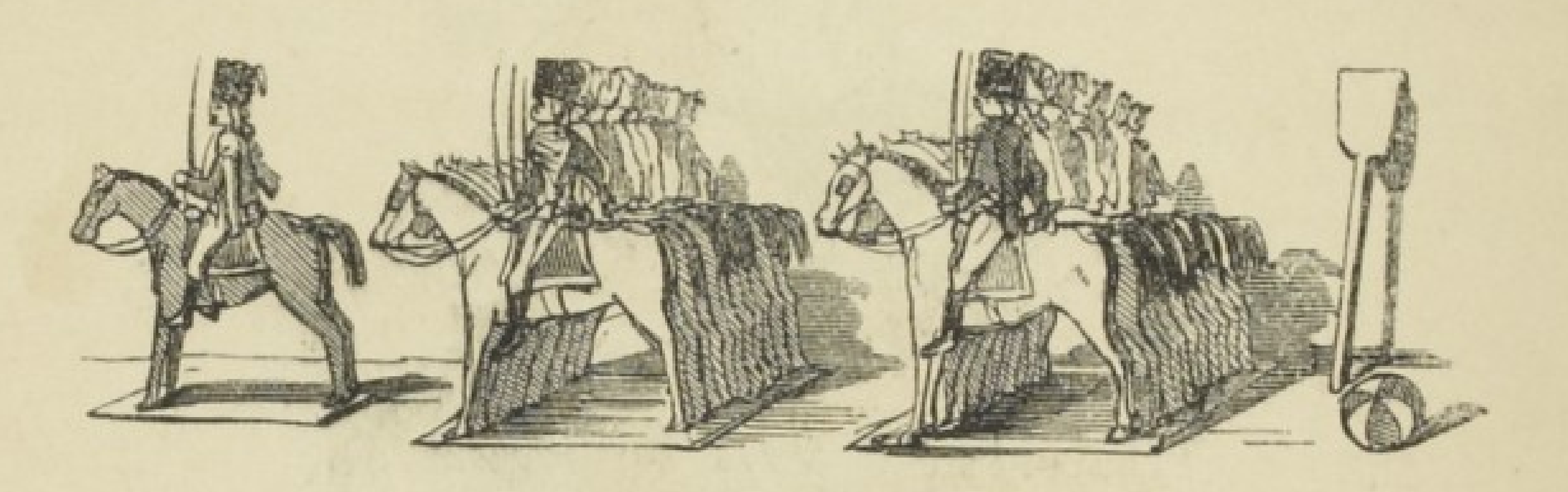


de danse, tandis que Marie n'essayait pas même de retenir deux grosses larmes de joie, qui, pareilles à des perles liquides, roulaient sur son visage épanoui comme sur une rose de mai.



Mais ce fut bien pis encore quand on passa de l'ensemble aux détails, que les deux enfants virent la table couverte de joujoux de toute espèce, que Marie trouva une poupée double de grandeur de mademoiselle Rose, et une petite robe de soie charmante, suspendue à une patère, de manière à ce qu'elle en put faire le

tour. et que Fritz découvrit, rangé sur la table, un escadron de hussards vêtus de pelisses rouges avec des ganses d'or, et montés sur des chevaux blancs, tandis qu'au pied de la même table était attaché le fameux alezan qui faisait



un si grand vide dans ses écuries; aussi, nouvel Alexandre, enfourcha-t-il aussitôt le brillant Bucéphale qui lui



était offert tout sellé et tout bridé, et après lui avoir fait faire au grand galop trois ou quatre fois le tour de l'arbre de Noël, déclara-t-il, en remettant pied à terre, que, quoi-

que ce fût un animal très-sauvage et l'on ne peut plus rétif, il se faisait fort de le dompter de telle façon qu'avant un mois il serait doux comme un agneau.



Mais, au moment où il mettait pied à terre, et où Marie venait de baptiser sa nouvelle poupée du nom de mademoiselle Clarchen qui correspond en français au nom de Claire comme celui de Roschen correspond en allemand à celui de Rose, on entendit pour la seconde fois le bruit argentin de la sonnette ; les enfants se retournèrent du côté où venait ce bruit, c'est-à-dire vers un angle du salon.

Alors ils virent une chose à laquelle ils n'avaient pas fait attention d'abord, attirés qu'ils avaient été par le brillant arbre de Noël qui tenait le beau milieu de la chambre, c'est que cet angle du salon était coupé par un paravent chinois,

derrière lequel il se faisait un certain bruit et une certaine musique qui prouvaient qu'il se passait en cet endroit de l'appartement quelque chose de nouveau et d'inaccoutumé. Les enfants se souvinrent alors en même temps qu'ils n'avaient pas encore aperçu le conseiller de médecine, et d'une même voix ils s'écrièrent :

— Ah ! parrain Drosselmayer !

A ces mots, et comme si en effet il n'eût attendu que cette exclamation pour faire ce mouvement, le paravent se replia sur lui-même et laissa voir non-seulement parrain Drosselmayer, mais encore !...

Au milieu d'une prairie verte et émaillée de fleurs, un magnifique château avec une quantité de fenêtres en glaces sur sa façade et deux belles tours dorées sur ses ailes. Au même moment une sonnerie intérieure se fit entendre, les portes et les fenêtres s'ouvrirent, et l'on vit dans les appartements éclairés de bougies hautes d'un demi-pouce, se promener de petits messieurs et de petites dames : les mes-



sieurs, magnifiquement vêtus d'habits brodés, de vestes et

de culottes de soie, ayant l'épée au côté et le chapeau sous le bras ; les dames splendidement habillées de robes de brocarts avec de grands paniers, coiffées en racine droite et tenant à la main des éventails, avec lesquels elles se rafraîchissaient le visage comme si elles étaient accablées de chaleur. Dans le salon du milieu, qui semblait tout en feu à cause d'un lustre de cristal chargé de bougies, dan-



saient au bruit de cette sonnerie une foule d'enfants : les garçons, en vestes rondes ; les filles, en robes courtes. En même temps à la fenêtre d'un cabinet attenant, un monsieur, enveloppé d'un manteau de fourrure, et qui bien certainement ne pouvait être qu'un personnage ayant droit au moins au titre de sa transparence, se montrait, faisait des signes et

disparaissait, et cela tandis que le parrain Drosselmayer lui-même, vêtu de sa redingote jaune, avec son emplâtre sur l'œil et sa perruque de verre, ressemblant à s'y méprendre, mais haut de trois pouces à peine, sortait et rentrait comme pour inviter les promeneurs à entrer chez lui.



Le premier moment fut pour les deux enfants tout à la surprise et à la joie ; mais, après quelques minutes de contemplation, Fritz, qui se tenait les coudes appuyés sur la table, se leva ; et s'approchant impatiemment :

— Mais parrain Drosselmayer, lui dit-il, pourquoi entres-tu et sors-tu toujours par la même porte ? Tu dois être fatigué d'entrer et de sortir toujours par le même endroit. Tiens, va-t'en par celle qui est là-bas, et tu rentreras par celle-ci.

Et Fritz lui montrait de la main les portes des deux tours.

— Mais cela ne se peut pas, répondit le parrain Drosselmayer.

— Alors, reprit Fritz, fais-moi le plaisir de monter l'escalier, de te mettre à la fenêtre à la place de ce monsieur, et de dire à ce monsieur d'aller à la porte à ta place.

— Impossible, mon cher petit Fritz, dit encore le conseiller de médecine.

— Alors les enfants ont dansé assez, il faut qu'ils se promènent tandis que les promeneurs danseront à leur tour.



— Mais tu n'es pas raisonnable, éternel demandeur, s'écria le parrain qui commençait à se fâcher ; comme la mécanique est faite, il faut qu'elle marche.

— Alors, dit Fritz, je veux entrer dans le château.

— Ah ! pour cette fois, dit le président, tu es fou, mon cher enfant, tu vois bien qu'il est impossible que tu entres dans ce château, puisque les girouettes qui surmontent les plus hautes tours vont à peine à ton épaule.

Fritz se rendit à cette raison et se tut ; mais au bout d'un instant, voyant que les messieurs et les dames se promenaient sans cesse, que les enfants dansaient toujours, que le monsieur au manteau de fourrures se montrait et disparaissait à intervalles égaux, et que le parrain Drosselmayer ne quittait pas sa porte, il dit d'un ton fort désillusionné :

— Parrain Drosselmayer, si toutes tes petites figures ne savent pas faire autre chose que ce qu'elles font et recommencent toujours à faire la même chose, demain tu peux les reprendre, car je ne m'en soucie guère, et j'aime bien mieux mon cheval, qui court à ma volonté, mes hussards, qui manœuvrent à mon commandement, qui vont à droite et à gauche, en avant, en arrière, et qui ne sont enfermés dans aucune maison, que tous tes pauvres petits bonshommes qui sont obligés de marcher comme la mécanique veut qu'ils marchent.

Et à ces mots, il tourna le dos à parrain Drosselmayer et à son château, s'élança vers la table, et rangea en bataille son escadron de hussards.

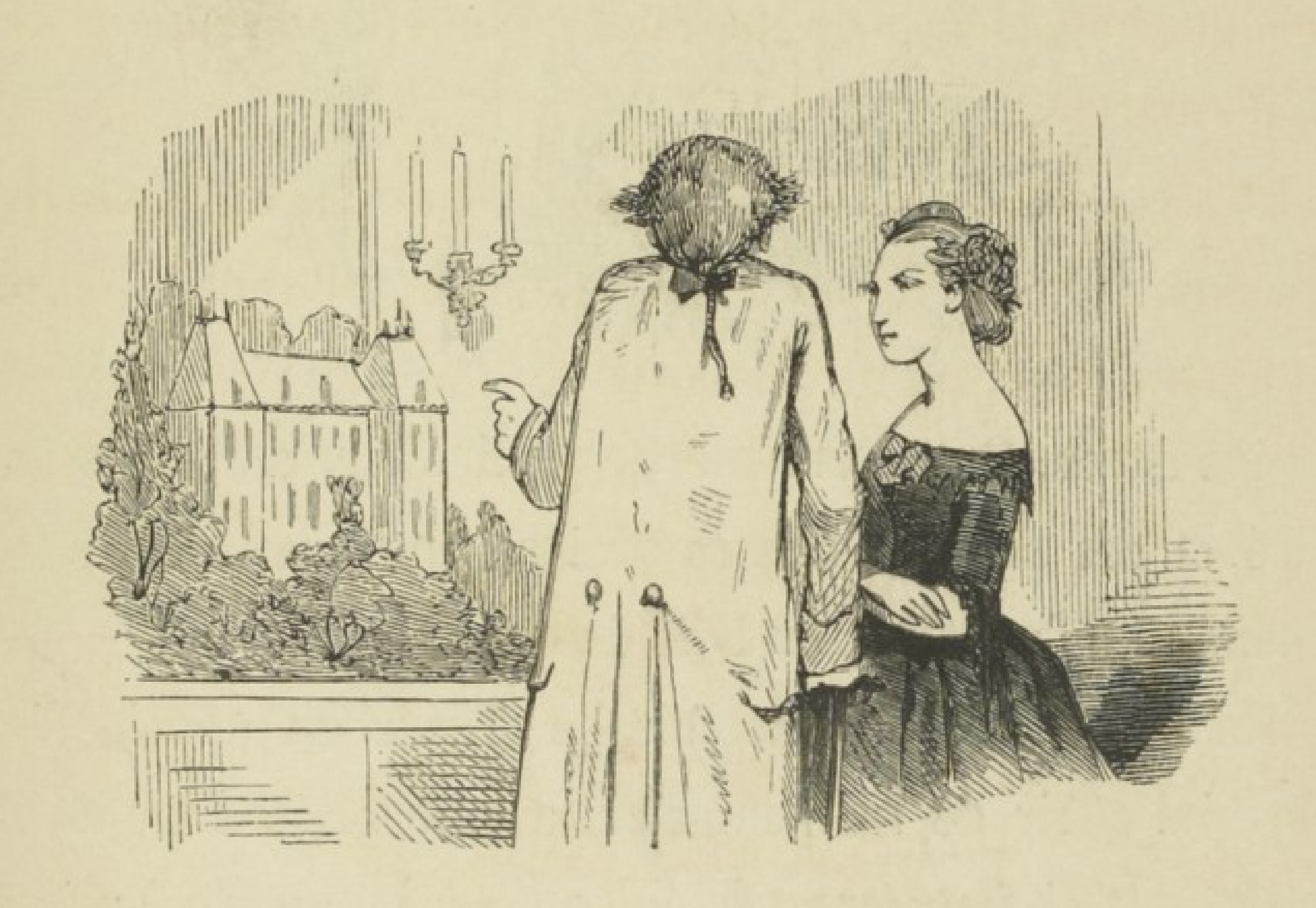


Quant à Marie, elle s'était éloignée aussi tout doucement ; car le mouvement régulier de toutes les petites poupées lui avait paru fort monotone Seulement, comme c'était une charmante enfant, ayant tous les instincts du cœur, elle n'a-

vait rien dit, de peur d'affliger le parrain Drosselmayer. En effet, à peine Fritz eut-il le dos tourné, que d'un air piqué le parrain Drosselmayer dit au président et à la présidente :

— Allons, allons, un pareil chef-d'œuvre n'est pas fait pour des enfants, et je m'en vais remettre mon château dans sa boîte, et le remporter.

Mais la présidente s'approcha de lui ; et, réparant l'impolitesse de Fritz, elle se fit montrer dans de si grands dé-



tails le chef-d'œuvre du parrain, se fit expliquer si catégoriquement la mécanique, loua si ingénieusement ces ressorts si compliqués, qu'elle arriva à effacer, non-seulement sur le conseiller de médecine la mauvaise impression produite, mais encore que celui-ci tira des poches de sa redingote

jaune une multitude de petits hommes et de petites femmes, à peau brune avec des yeux blancs, et des pieds et des



mains dorés. Outre leur mérite particulier, ces petits hommes et ces petites femmes avaient une excellente odeur, attendu qu'ils étaient en bois de cannelle.

En ce moment, mademoiselle Trudchen appela Marie pour lui offrir de lui passer cette jolie petite robe de soie qui l'avait si fort émerveillée en entrant, qu'elle avait demandé s'il lui serait permis de la mettre ; mais Marie, malgré sa politesse ordinaire, ne répondit pas à mademoiselle Trudchen, tant elle était préoccupée d'un nouveau personnage qu'elle venait de découvrir parmi ses joujoux, et sur lequel, mes chers enfants, je vous prie de concentrer toute

votre attention, attendu que c'est le héros principal de cette très-véridique histoire dont mademoiselle Trudchen, Marie, Fritz, le président, la présidente et même le parrain Drosselmayer ne sont que les personnages accessoires.

## Le petit Homme au Manteau de bois.

Marie, disons-nous, ne répondait pas à l'invitation de mademoiselle Trudchen, parce qu'elle venait de découvrir à l'instant même un nouveau joujou qu'elle n'avait pas encore aperçu.

En effet, en faisant tourner, virer, volter ses escadrons, Fritz avait démasqué, appuyé mélancoliquement au tronc de l'arbre de Noël, un charmant petit bonhomme, qui, silencieux et plein de convenance, attendait que son tour vînt d'être vu. Il y aurait bien eu quelque chose à dire sur la taille de ce petit bonhomme, auquel nous nous sommes peut-être trop pressé de donner l'épithète de charmant; car, outre que son buste, trop long et trop développé, ne se trouvait plus en harmonie parfaite avec ses petites jambes grêles, il avait la tête d'une grosseur si démesurée, qu'elle sortait de toutes les proportions indiquées non-seulement par la nature, mais encore par les maîtres de dessin qui en savent là-dessus bien plus que la nature.

Mais, s'il y avait quelque défectuosité dans sa personne, cette défectuosité était rachetée par l'excellence de sa toilette qui indiquait à la fois un homme d'éducation et de goût ; il portait une polonaise en velours violet avec une quantité de brandebourgs et de boutons d'or, des culottes pareilles, et les plus charmantes petites bottes qui se soient



jamais vues aux pieds d'un étudiant, et même d'un officier, car elles étaient tellement collantes, qu'elles semblaient peintes. Mais deux choses étranges pour un homme qui paraissait avoir en fashion des goûts si supérieurs, c'étaient d'abord un laid et étroit manteau de bois pareil à une queue qu'il s'était attachée au bas de la nuque et qui retombait au milieu de son dos, et un mauvais petit bonnet de montagnard qu'il s'était ajusté sur la tête. Mais Marie, en voyant

ces deux objets qui formaient avec le reste du costume une si grande disparate, avait réfléchi que le parrain Drosselmayer portait lui-même par-dessus sa redingote jaune un petit collet qui n'avait guère meilleure façon que le manteau de bois du bonhomme à la polonaise, et qu'il couvrait parfois son chef d'un affreux et fatal bonnet, près duquel tous les bonnets de la terre ne pouvaient souffrir aucune comparaison, ce qui n'empêchait pas le parrain Drosselmayer de faire un excellent parrain. Elle se dit même à part soi que, le parrain Drosselmayer modelât-il entièrement sa toilette sur celle du petit homme au manteau de bois, il serait encore bien loin d'être aussi gentil et aussi gracieux que lui.

On conçoit que toutes ces réflexions de Marie ne s'étaient pas faites sans un examen approfondi du petit bonhomme qu'elle avait pris en amitié dès la première vue ; or, plus elle l'examinait, plus Marie sentait combien il y avait de douceur et de bonté dans sa physionomie. Ses yeux vert clair, auxquels on ne pouvait faire d'autre reproche que d'être un peu trop à fleur de tête, n'exprimaient que la sérénité et la bienveillance. La barbe de coton blanc frisé, qui s'étendait sur tout son men-



ton, lui allait particulièrement bien, en ce qu'elle faisait valoir le charmant sourire de sa bouche, un peu trop fendue peut-être, mais rouge et brillante. Aussi, après l'avoir considéré avec une affection croissante, pendant plus de dix minutes, sans oser le toucher :

— Oh! s'écria la jeune fille, dis-moi donc, bon père, à qui appartient ce cher petit bonhomme qui est adossé là, contre l'arbre de Noël.

— A personne en particulier, à vous tous ensemble, répondit le président.

— Comment cela, bon père? je ne te comprends pas.

— C'est le travailleur commun, reprit le président, c'est celui qui est chargé à l'avenir de casser pour vous toutes les noisettes que vous mangerez; et il appartient aussi bien à Fritz qu'à toi, et à toi qu'à Fritz.

Et, en disant cela, le président l'enleva avec précaution de la place où il était posé, et soulevant son étroit manteau de bois, il lui fit, par un jeu de bascule des plus simples, ouvrir sa bouche, qui, en s'ouvrant, découvrit deux rangs de dents blanches et pointues. Alors Marie, sur l'invitation de son père, y fourra une noisette, et, knac-knac, le petit bonhomme cassa la noisette avec tant

d'adresse, que la coquille brisée tomba en mille morceaux, et que l'amande intacte resta dans le main de Marie. La petite fille alors comprit que le coquet petit bonhomme était un descendant de cette race antique et vénérée des casse-noisettes, dont l'origine aussi ancienne que celle de la ville de Nuremberg se perd avec elle dans la nuit des temps, et qu'il continuait à exercer l'honorable et philanthropique profession de ses ancêtres : et Marie, enchantée d'avoir fait cette découverte, se prit à sauter de joie. Sur quoi, le pré-



sident lui dit : — Eh bien, ma bonne petite Marie, puisque le casse-noisette te plaît tant, quoiqu'il appartienne également à Fritz et à toi, c'est toi qui seras particulièrement chargée d'en avoir soin. Je le place donc sous ta protection.

Et à ces mots, le président remit le petit bonhomme à Marie, qui le prit dans ses bras et se mit aussitôt à lui faire exercer son métier, tout en choisissant cependant, tant c'était un bon cœur que celui de cette charmante enfant, les plus petites noisettes, afin que son protégé n'eût pas besoin d'ouvrir démesurément la bouche, ce qui ne lui séyait pas bien, et donnait une expression ridicule à sa physionomie. Alors mademoiselle Trudchen s'approcha pour jouir à son tour de la vue du petit bonhomme, et il fallut que, pour elle aussi, le casse-noisette remplît son office, ce qu'il fit gracieusement et sans rechigner le moins du monde, quoique mademoiselle Trudchen, comme on le sait, ne fût qu'une suivante.



Mais tout en continuant de dresser son alezan et de faire manœuvrer ses hussards, Fritz avait entendu le knac-knac-knac, et à ce bruit vingt fois répété il avait compris qu'il se passait quelque chose de nouveau. Il avait donc levé la tête, et avait tourné ses grands yeux interrogateurs vers le groupe composé du président, de Marie et de mademoiselle Trudchen, et, dans les bras de sa sœur, il avait aperçu le petit bonhomme au manteau de bois, alors il était descendu de cheval, et, sans se donner le temps de reconduire l'alezan à l'écurie, il était accouru auprès de Marie, et avait révélé sa présence par un joyeux éclat de



rire que lui avait inspiré la grotesque figure que faisait le petit bonhomme en ouvrant sa grande bouche. Alors Fritz réclama sa part des noisettes que cassait le petit bonhomme, ce qui lui fut accordé ; puis le droit de les lui faire casser lui-même, ce qui lui fut accordé encore, comme propriétaire par moitié. Seulement, tout au contraire de sa sœur,

et malgré ses observations, Fritz choisit aussitôt, pour les lui fourrer dans la bouche, les noisettes les plus grosses et



les plus dures, ce qui fit qu'à la cinq ou sixième noisette fourrée ainsi par Fritz dans la bouche du petit bonhomme,



on entendit tout à coup : Crrrac! et que trois petites dents tombèrent des gencives du casse-noisette, dont le menton démantibulé devint à l'instant même débile et tremblotant comme celui d'un vieillard.

— Ah! mon pauvre cher casse-noisette, s'écria Marie en arrachant le petit bonhomme des mains de Fritz.

— En voilà un stupide imbécile! s'écria celui-ci; ça veut être casse-noisette, et cela a une mâchoire de verre : c'est

un faux casse-noisette, et qui n'entend pas son métier. Passe-le-moi, Marie, il faut qu'il continue de m'en casser, dût-il y perdre le reste de ses dents, et dût son menton se disloquer tout à fait. Voyons, quel intérêt prends-tu à ce paresseux ?

— Non, non, non ! s'écria Marie en serrant le petit bonhomme entre ses bras ; non, tu n'auras plus mon pauvre



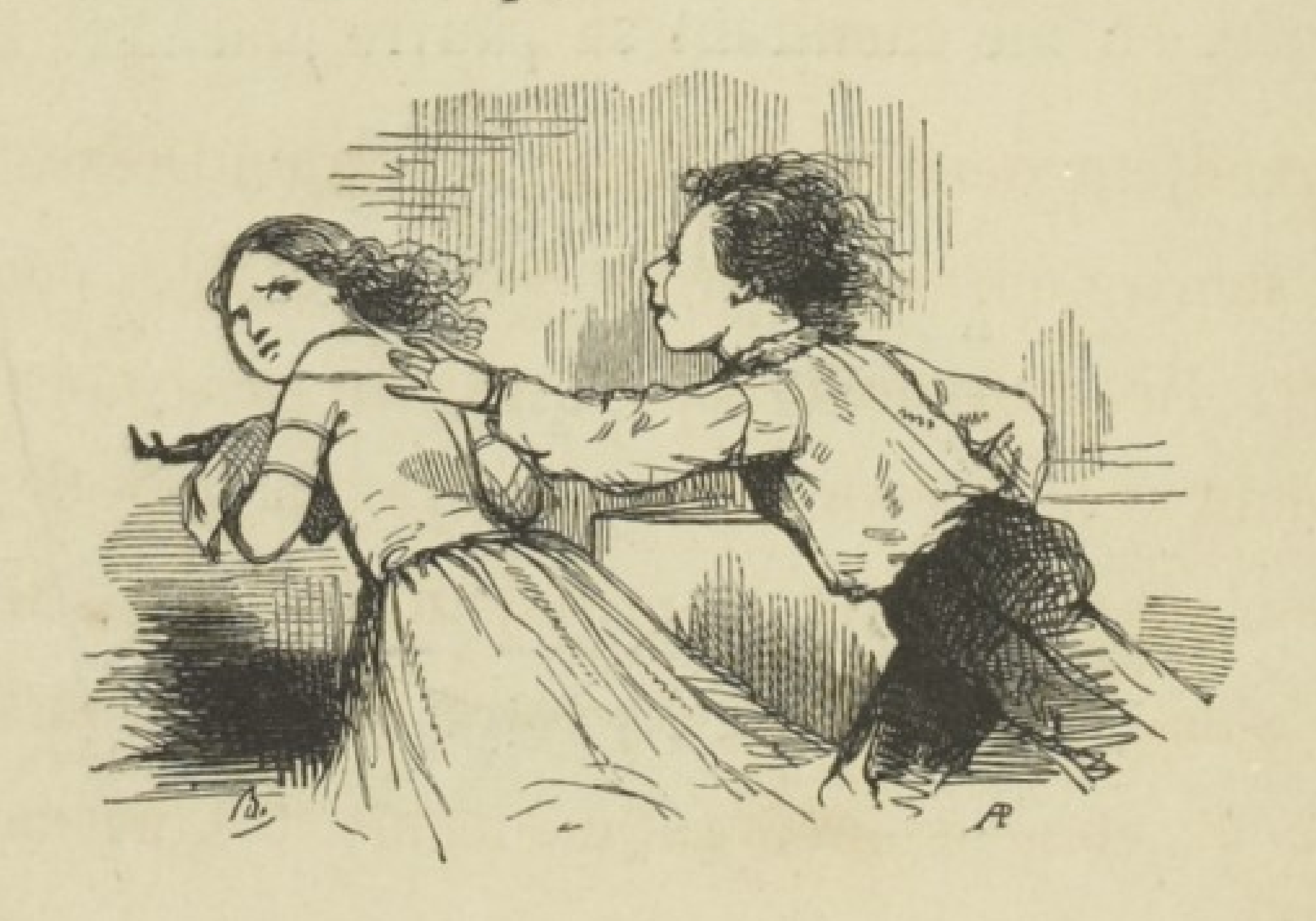
casse-noisette. Vois donc comme il me regarde d'un air malheureux en me montrant sa pauvre mâchoire blessée.



Fi ! tu es un mauvais cœur, tu bats tes chevaux, et l'autre jour encore tu as fait fusiller un de tes soldats.

— Je bats mes chevaux quand ils sont rétifs, répondit Fritz de son air le plus fanfaron ; et, quant au soldat que j'ai fait fusiller l'autre jour, c'était un misérable vagabond dont je n'avais pu rien faire depuis un an qu'il était à mon service, et qui avait fini un beau matin par déserter avec armes et bagages, ce qui, dans tous les pays du monde, entraîne la peine de mort. D'ailleurs toutes ces choses sont affaires de discipline qui ne regardent pas les femmes. Je ne t'empêche pas de fouetter tes poupées, ne m'empêche donc pas de battre mes chevaux et de faire fusiller mes militaires. Maintenant je veux le casse-noisette.

— O bon père ! à mon secours ! dit Marie enveloppant le petit bonhomme dans son mouchoir de poche, à mon secours ! Fritz veut me prendre le casse-noisette.



Aux cris de Marie non-seulement le président se rapprocha du groupe des enfants dont il s'était éloigné, mais encore la présidente et le parrain Drosselmayer accoururent. Les deux enfants expliquèrent chacun leurs raisons : Marie, pour garder le casse-noisette, et Fritz, pour le reprendre ;



et, au grand étonnement de Marie, le parrain Drosselmayer, avec un sourire qui parut féroce à la petite fille, donna raison à Fritz. Heureusement pour le pauvre casse-noisette que le président et la présidente se rangèrent à l'avis de Marie.

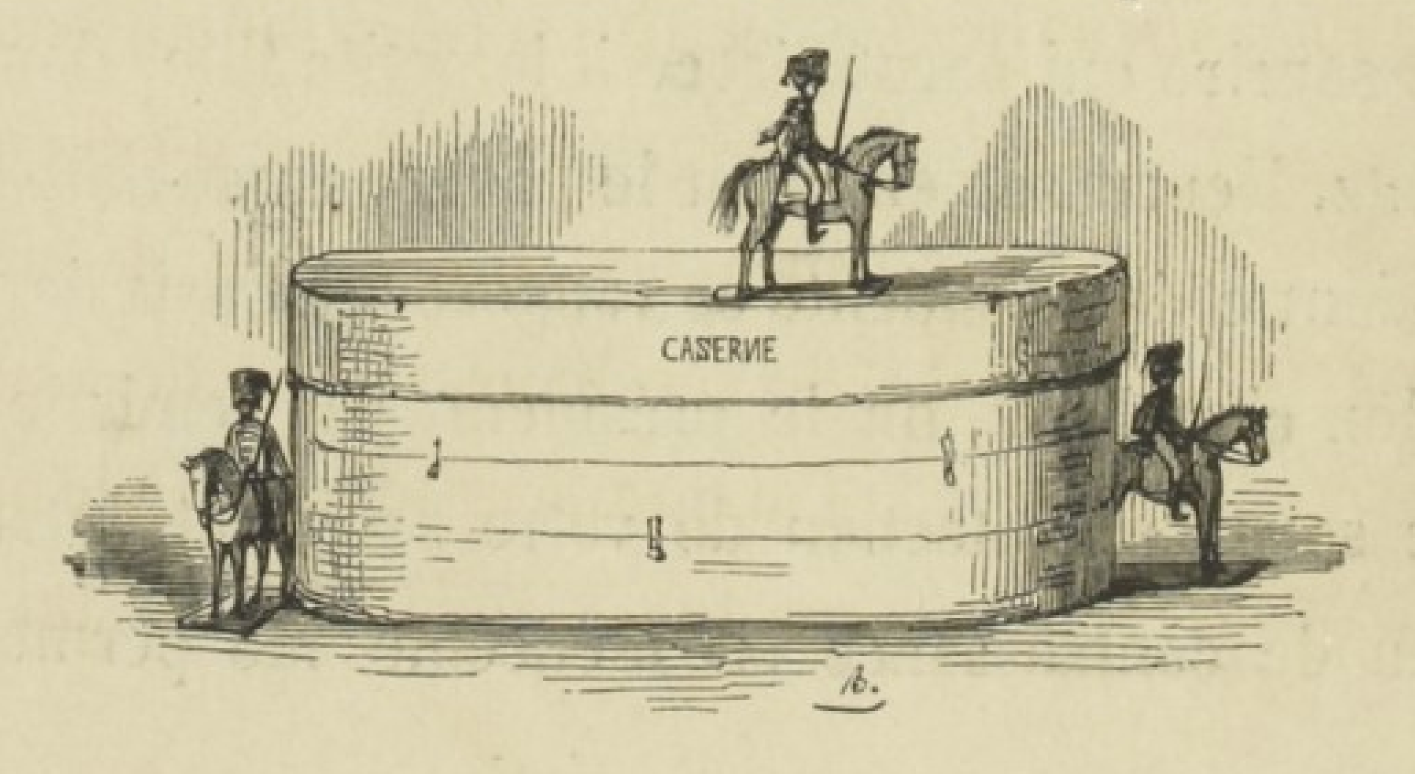
— Mon cher Fritz, dit le président, j'ai remis le casse-noisette sous la protection de votre sœur, et autant que mon peu de connaissance en médecine me permet d'en

juger en ce moment, je vois que le pauvre malheureux est fort endommagé et a grand besoin de soins; j'accorde donc, jusqu'à sa parfaite convalescence, plein pouvoir à Marie, et cela, sans que personne ait rien à y redire. D'ailleurs, toi qui es si fort sur la discipline militaire, où as-tu jamais vu qu'un général fasse retourner au feu un soldat blessé à son service? Les blessés vont à l'hôpital jusqu'à ce qu'ils soient guéris, et s'ils restent estropiés de leurs blessures, ils ont droit aux invalides.

Fritz voulut insister; mais le président leva son index à la hauteur de l'œil droit, et laissa échapper ces deux mots :

— Monsieur Fritz!

Nous avons déjà dit quelle influence ces deux mots avaient sur le petit garçon; aussi, tout honteux de s'être attiré cette mercuriale, se glissa-t-il doucement, et sans souffler le mot, du côté de la table où étaient les hussards qui, après avoir posé leurs sentinelles perdues et établi leurs avant-postes, se retirèrent silencieusement dans leurs quartiers de nuit.



Pendant ce temps, Marie ramassait les petites dents du casse-noisette, qu'elle continuait de tenir enveloppé dans son mouchoir, et dont elle avait soutenu le menton avec un joli ruban blanc détaché de sa robe de soie. De son côté,



le petit bonhomme, très-pâle et très-effrayé d'abord, paraissait confiant dans la bonté de sa protectrice, et se rassurait peu à peu, en se sentant tout doucement bercé par elle. Alors Marie s'aperçut que le parrain Drosselmayer regardait d'un air moqueur les soins maternels qu'elle donnait au petit homme au manteau de bois, et il lui sembla même que le seul



œil du conseiller de médecine avait pris une expression de malice et de méchanceté qu'elle n'avait pas l'habitude de lui voir. Cela fit qu'elle voulut s'éloigner de lui. Alors

le parrain Drosselmayer se mit à rire aux éclats en disant :

— Pardieu, ma chère filleule, je ne comprends pas comment une jolie petite fille comme toi peut être aussi aimable pour cet affreux petit bonhomme.

Alors Marie se retourna ; et comme dans son amour du prochain le compliment que lui faisait son parrain n'établissait pas une compensation suffisante avec l'injuste attaque adressée à son casse-noisette, elle se sentit, contre son naturel, prise d'une grande colère, et cette vague comparaison qu'elle avait déjà faite de son parrain avec le petit homme au manteau de bois lui revenant à l'esprit :

— Parrain Drosselmayer, dit-elle, vous êtes injuste envers mon pauvre petit casse-noisette, que vous appelez un affreux petit bonhomme ; qui sait même si vous aviez sa jolie petite polonaise, sa jolie petite culotte et ses jolies petites bottes, qui sait si vous auriez aussi bon air que lui ?

A ces mots, les parents de Marie se mirent à rire, et le nez du conseiller de médecine s'allongea prodigieusement.



Pourquoi le nez du conseiller de médecine s'était-il allongé ainsi, et pourquoi le président et la présidente avaient-ils éclaté de rire? c'est ce dont Marie, étonnée de l'effet que sa réponse avait produit, essaya vainement de se rendre compte.

Or, comme il n'y a pas d'effet sans cause, cet effet se rattachait sans doute à quelque cause mystérieuse et inconnue qui nous sera expliquée par la suite.

## Choses merveilleuses.

Je ne sais, mes chers petits amis, si vous vous rappelez que je vous ai dit un mot de certaine grande armoire vitrée dans laquelle les enfants enfermaient leurs joujoux. Cette armoire se trouvait à droite en entrant dans le salon du président; Marie était encore au berceau, et Fritz marchait à peine seul quand le président avait fait faire cette armoire par un ébéniste fort habile, qui l'orna de carreaux si brillants, que les joujoux paraissaient dix fois plus beaux, rangés sur les tablettes, que lorsqu'on les tenait dans les mains. Sur le rayon d'en haut, que ni Marie, ni même Fritz ne pouvaient atteindre, on mettait les chefs-d'œuvre du parrain Drosselmayer. Immédiatement au-dessous était le

rayon des livres d'images ; enfin, les deux derniers rayons étaient abandonnés à Mritz et à Marie, qui les remplissaient comme ils l'entendaient. Cependant il arrivait presque toujours, par une convention tacite, que Fritz s'emparait du rayon supérieur pour en faire le cantonnement de ses troupes, et que Marie se réservait le rayon d'en bas pour ses poupées, leurs ménages et leurs lits. C'est ce qui était encore arrivé le jour de la Noël ; Fritz rangea ses nouveaux venus sur la tablette supérieure, et Marie, après avoir relégué mademoiselle Rose dans un coin, avait donné sa chambre à coucher et son lit à mademoiselle Claire, c'était le nom de la nouvelle poupée, et s'était invitée à passer chez elle une soirée de sucreries. Au reste, mademoiselle Claire, en jetant les yeux autour d'elle, en voyant son ménage bien rangé



sur les tablettes, sa table chargée de bonbons et de pra-

lines, et surtout son joli lit blanc avec son couvre-pied de satin rose si frais et si joli, avait paru fort satisfaite de son nouvel appartement.

Pendant tous ces arrangements, la soirée s'était fort avancée ; il allait être minuit, et le parrain Drosselmayer était déjà parti depuis longtemps, qu'on n'avait pas encore pu arracher les enfants de devant leur armoire.

Contre l'habitude, ce fut Fritz qui se rendit le premier aux raisonnements de ses parents, qui lui faisaient observer qu'il était temps de se coucher.

— Au fait, dit-il, après l'exercice qu'ils ont fait toute la soirées, mes pauvres diables de hussards doivent être fatigués ; or, je les connais, ce sont de braves soldats qui connaissent leurs devoirs envers moi, et, comme tant que je serai là, il n'y en aurait pas un qui se permettrait de fermer l'œil, je vais me retirer.



Et à ces mots, après leur avoir donné le mot d'ordre pour qu'ils ne fussent pas surpris par quelque patrouille ennemie, Fritz se retira effectivement.

Mais il n'en fut pas ainsi de Marie ; et comme la présidente, qui avait hâte de rejoindre son mari qui

était déjà passé dans sa chambre, l'invitait à se séparer de sa chère armoire :

— Encore un instant, un tout petit instant, chère maman, dit-elle, laisse-moi finir mes affaires ; j'ai encore une foule de choses importantes à terminer, et, dès que j'aurai fini, je te promets que j'irai me coucher.

Marie demandait cette grâce d'une voix si suppliante,



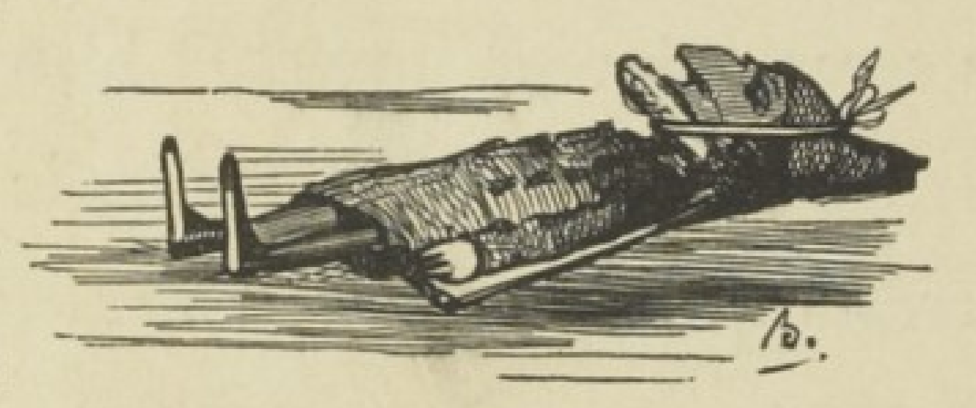
d'ailleurs c'était une enfant à la fois si obéissante et si sage, que sa mère ne vit aucun inconvénient à lui accorder ce qu'elle désirait ; cependant, comme mademoiselle Trudchen était déjà remontée pour préparer le coucher de la petite fille, de peur que celle-ci, dans la préoccupation que lui inspirait la vue de ses nouveaux joujoux, n'oubliât de souffler les bougies, la présidente s'acquitta elle-même de ces soins, ne laissant brûler que la lampe du plafond, laquelle

répandait dans la chambre une douce et pâle lumière, et se retira à son tour en disant :

— Rentre bientôt, chère petite Marie, car, si tu restais trop tard, tu serais fatiguée, et peut-être ne pourrais-tu plus te lever demain.

Et à ces mots, la présidente sortit du salon et ferma la porte derrière elle.

Dès que Marie se trouva seule, elle en revint à la pensée qui la préoccupait avant toutes les autres, c'est-à-dire à son pauvre petit casse-noisette, qu'elle avait toujours continué de porter sur son bras, enveloppé dans son mouchoir de poche. Elle le déposa doucement sur la table, le démaillotta et visia ses blessures. Le casse-noisette avait l'air de beaucoup souffrir, et paraissait fort mécontent.



— Ah ! cher petit bonhomme, dit-elle bien bas, ne sois pas en colère, je t'en prie, de ce que mon frère Fritz t'a fait tant de mal ; il n'avait pas mauvaise intention, sois-en bien sûr, seulement ses manières sont devenues un peu rudes, et son cœur s'est tant soit peu endurci dans sa vie de soldat. C'est, du reste, un fort bon garçon, je puis te l'assurer, et je suis convaincu que, lorsque tu le connaî-

tras davantage, tu lui pardonneras. D'ailleurs, par compensation du mal que mon frère t'a fait, moi je vais te soigner si bien et si attentivement, que d'ici à quelques jours



tu seras redevenu joyeux et bien portant. Quant à te replacer les dents et à te rattacher le menton, c'est l'affaire du parrain Drosselmayer qui s'entend très-bien à ces sortes de choses.

Mais Marie ne put achever son petit discours. Au moment où elle prononçait le nom du parrain Drosselmayer, le casse-noisette, auquel ce discours s'adressait, fit une si atroce grimace, et il sortit de ses deux yeux verts un double éclair si brillant, que la petite fille tout effrayée s'arrêta et fit un pas en arrière. Mais comme aussitôt le



casse-noisette reprit sa bienveillante physionomie et son

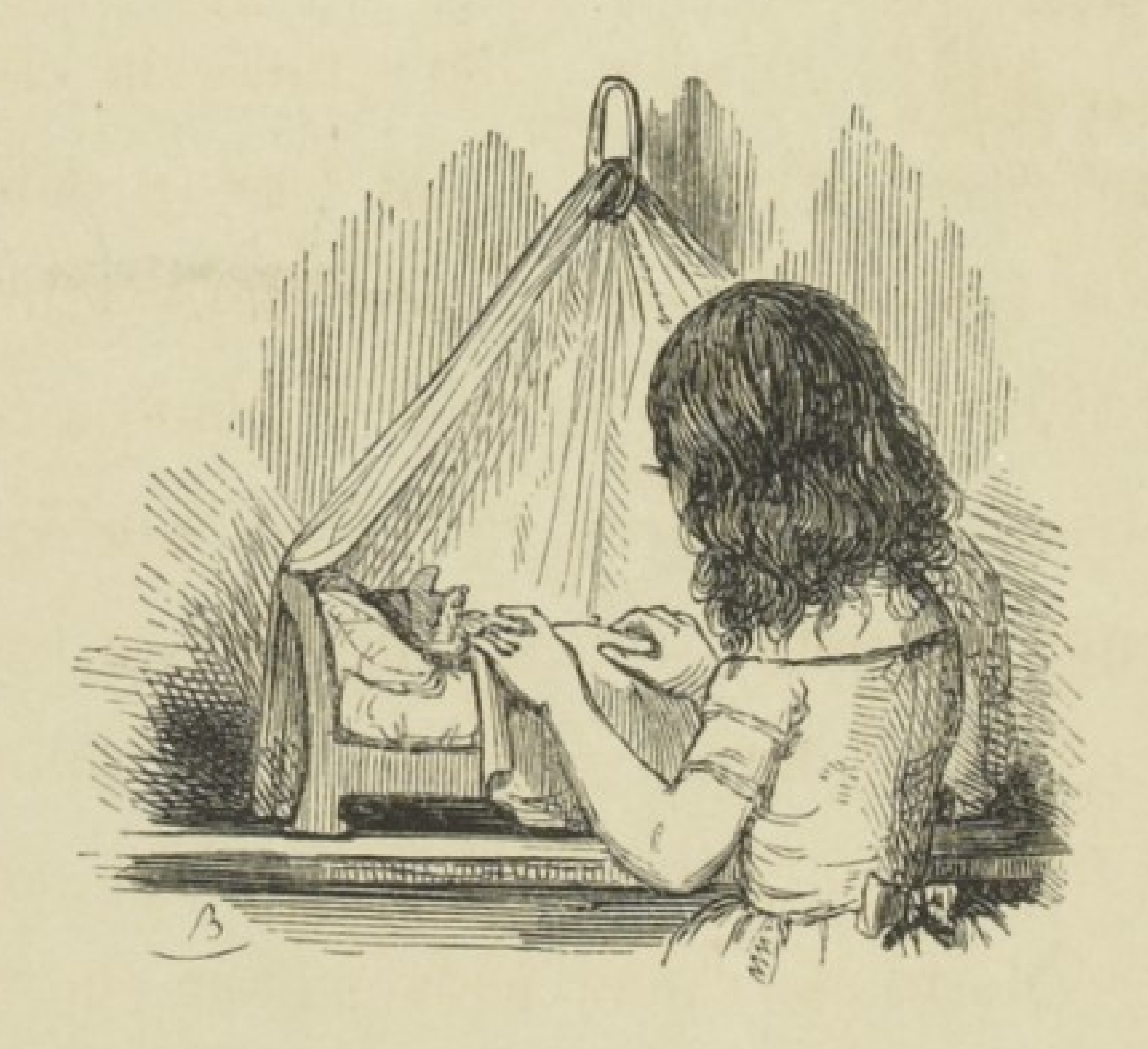
mélancolique sourire, elle pensa qu'elle avait été le jouet d'une illusion, et que la flamme de la lampe, agitée par quelque courant d'air, avait défiguré ainsi le petit bonhomme ; elle en vint même à se moquer d'elle-même et à se dire : — En vérité, je suis bien sotte d'avoir pu croire un seul instant que cette figure de bois était capable de me faire des grimaces. Allons, rapprochons-nous de lui et soignons-le comme son état l'exige.

Et à la suite de ce monologue intérieur, Marie reprit son protégé entre ses bras, se rapprocha de l'armoire vitrée, frappa à la porte qu'avait refermée Fritz, et dit à la poupée neuve :



— Je t'en prie, mademoiselle Claire, abandonne ton lit à mon casse-noisette qui est malade, et, pour une nuit, accommode-toi du sofa; songe que tu te portes à merveille et que tu es pleine de santé, comme le prouvent tes joues rouges et rebondies. D'ailleurs, une nuit est bientôt passée, le sofa est bon, et il n'y aura pas encore à Nuremberg beaucoup de poupées aussi bien couchées que toi.

Mademoiselle Claire, comme on le pense bien, ne souffla pas le mot, mais il sembla à Marie qu'elle prenait un air fort pincé et fort maussade. Mais Marie, qui trouvait dans sa conscience qu'elle avait pris avec mademoiselle Claire tous les ménagements convenables, ne fit pas davantage de façons avec elle, et, tirant le lit à elle, elle y coucha avec beaucoup



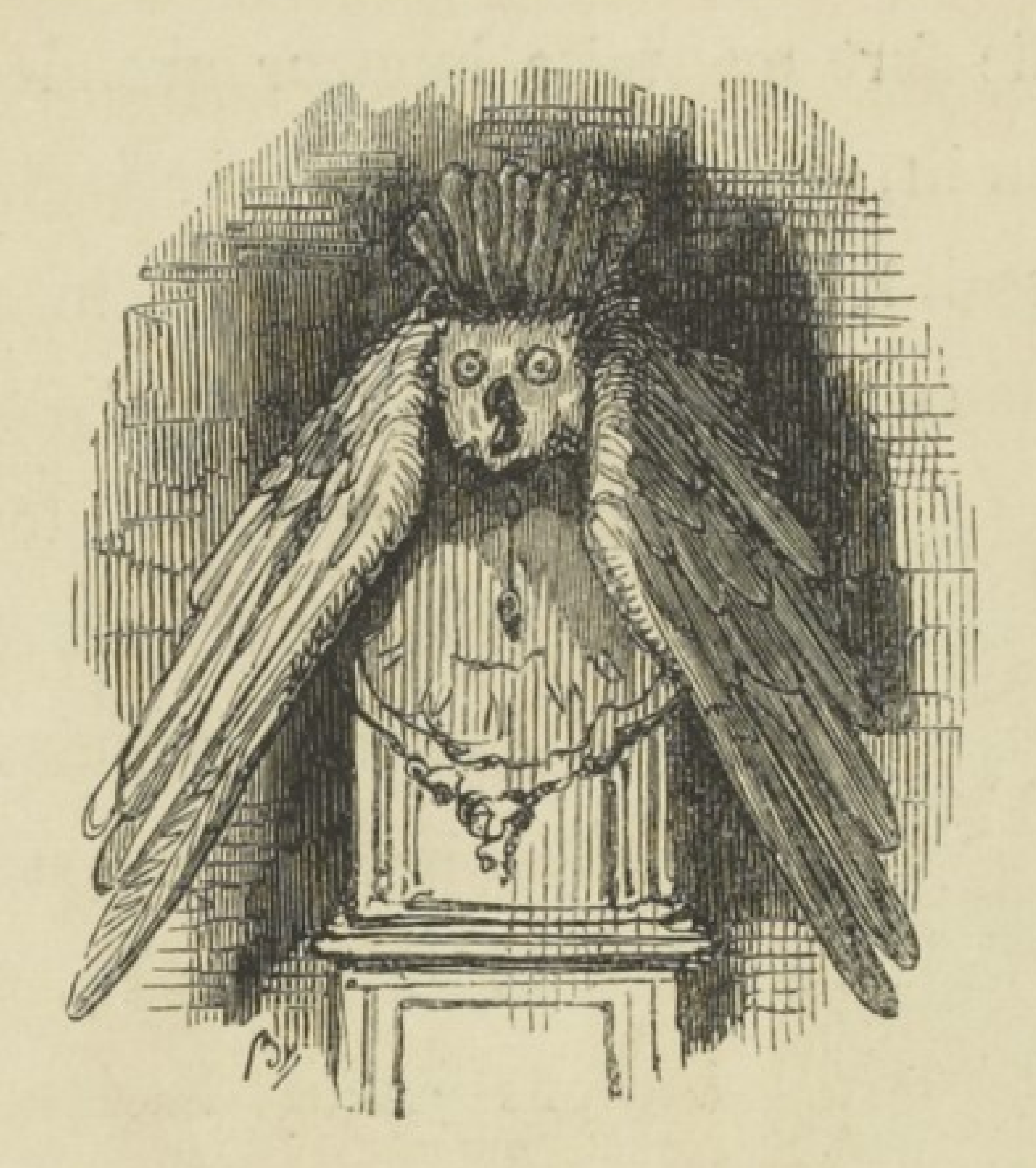
de soin le Casse-noisette malade, lui ramenant les draps jusqu'au menton. Alors elle réfléchit qu'elle ne connaissait

pas encore le fond du caractère de mademoiselle Claire, puisqu'elle l'avait depuis quelques heures seulement ; qu'elle avait paru de fort mauvaise humeur quand elle lui avait emprunté son lit, et qu'il pourrait arriver malheur au blessé si elle le laissait à la portée de cette impertinente personne. En conséquence, elle plaça le lit et le Casse-noisette sur



le rayon supérieur, tout contre le beau village où la cavalerie de Fritz était cantonnée; puis, ayant posé mademoiselle Claire sur son sofa, elle ferma l'armoire, et s'apprêtait à aller rejoindre Mademoiselle Trudchen dans sa chambre à coucher, lorsque, dans toute la chambre, à l'entour de la pauvre enfant, commencèrent à se faire entendre une foule de petits bruits sourds derrière les fauteuils, derrière le poêle, derrière les armoires. La grande horloge attachée au mur, et que surmontait, au lieu du coucou traditionnel, une grosse chouette dorée, ronronnait au milieu de tout cela de plus fort en plus fort, mais cependant sans se décider à sonner. Marie alors jeta les yeux sur elle, et vit que la grosse chouette dorée avait abattu ses ailes de manière à ce qu'elles couvraient entièrement l'horloge, et qu'elle

avançait tant qu'elle pouvait sa hideuse tête de chat aux yeux ronds et au bec recourbé ; et alors le ronronnement,



devenant plus fort encore, se changea en un murmure qui ressemblait à une voix, et l'on put distinguer ces mots qui semblaient sortir du bec de la chouette : — Horloges, horloges, horloges, ronronnez toutes bien bas : le roi des souris a l'oreille fine. Bum, bum, bum, chantez seulement, chantez-lui sa vieille chanson. Bum, bum, bum, sonnez, clochettes, sonnez sa dernière heure, car bientôt ce sera fait de lui.

Et, bum, bum, bum, on entendit retentir douze coups sourds et enroués.

Marie avait très-peur. Elle commençait à frissonner des pieds à la tête, et elle allait s'enfuir, quand elle aperçut

le parrain Drosselmayer assis sur la pendule à la place de la chouette, et dont les deux pans de la redingote jaune avaient pris la place des deux ailes pendantes de l'oiseau de

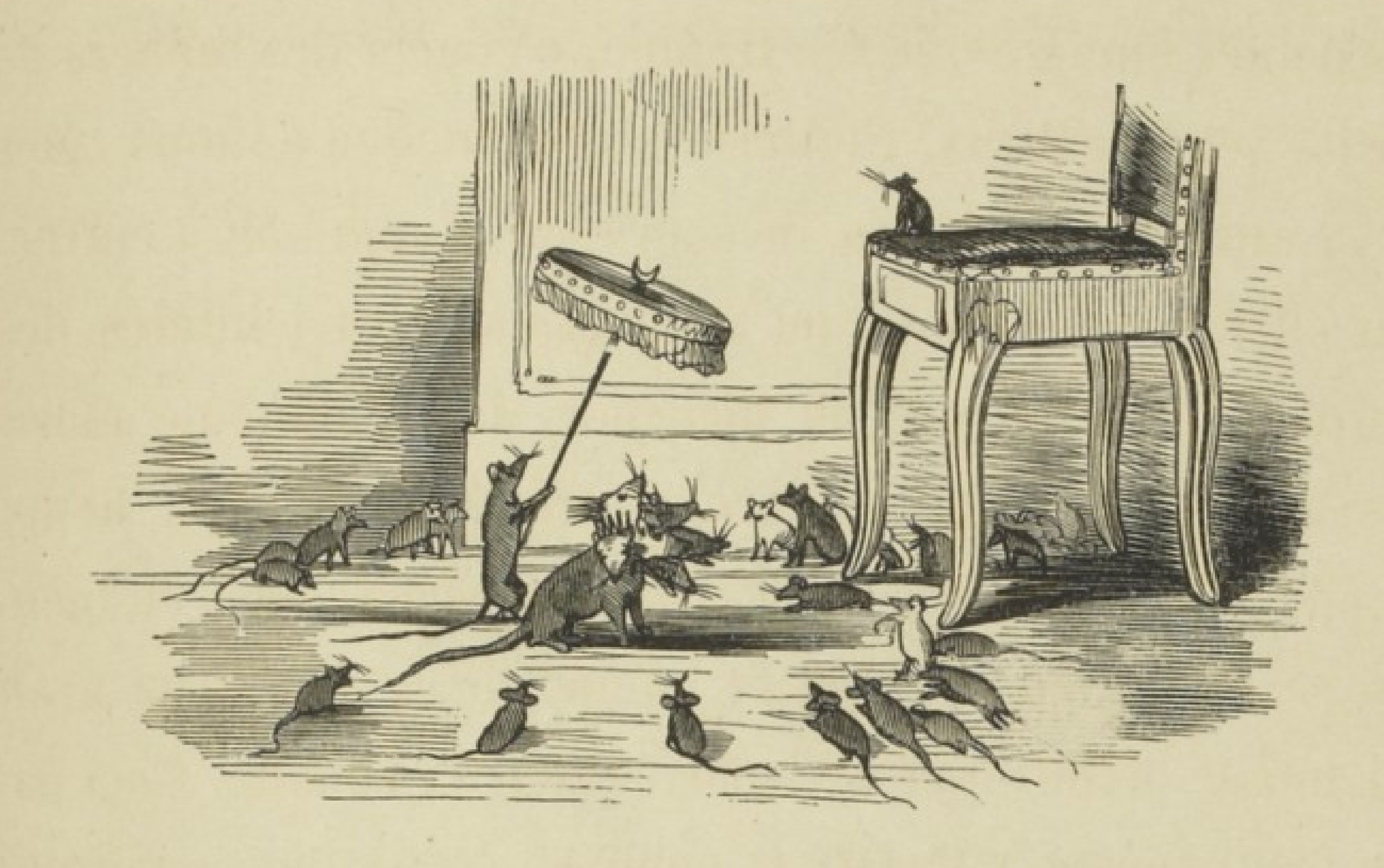


nuit. A cette vue, elle s'arrêta clouée à sa place par l'étonnement, et elle se mit à crier en pleurant : — Parrain Drosselmayer, que fais-tu là-haut? Descends près de moi, et ne m'épouvante pas ainsi, méchant parrain Drosselmayer.

Mais, à ces paroles, commencèrent à la ronde un sifflement aigu et un ricanement enragé ; puis bientôt on entendit des milliers de petits pieds trotter derrière les murs, puis on vit des milliers de petites lumières qui scintillaient

à travers les fentes des cloisons; quand je dis des milliers de petites lumières, je me trompe, c'étaient des milliers de petits yeux brillants. Et Marie s'aperçut que de tous côtés il y avait une population de souris qui s'apprêtait à entrer. En effet, au bout de cinq minutes, par les jointures des portes, par les fentes du plancher, des milliers de souris pénétrèrent dans la chambre, et trott, trott, trott, hopp, hopp, hopp, commencèrent à galoper deçà, delà, et bientôt se mirent en rang de la même façon que Fritz avait l'habitude de disposer ses soldats pour la bataille. Ceci parut fort plaisant à Marie; et comme elle ne ressentait pas pour les souris cette terreur naturelle et puérile qu'éprouvent les autres enfants, elle allait s'amuser sans doute infiniment à ce spectacle, lorsque tout à coup elle entendit un sifflement si terrible, si aigu et si prolongé, qu'un froid glacial lui passa dans le dos. Au même instant, à ses pieds, le plancher se souleva, et poussé par une puissance souterraine, le roi des souris, avec ses sept têtes couronnées, apparut à ses pieds, au milieu du sable, du plâtre et de la terre broyée, et chacune de ces sept têtes commença à siffloter et à grignoter hideusement, pendant que le corps auquel appartenaient ces sept têtes sortait à son tour. Aussitôt toute l'armée s'élança au-devant de son roi, en couicant trois fois en chœur; puis aussitôt, tout en gardant leurs rangs,

les régiments de souris se mirent à courir par la chambre,



se dirigeant vers l'armoire vitrée contre laquelle Marie, enveloppée de tous côtés, commença à battre en retraite. Nous l'avons dit, ce n'était cependant pas une enfant peureuse;



mais quand elle se vit entourée de cette foule innombrable de souris, commandée par ce monstre à sept têtes, la frayeur s'empara d'elle, et son cœur commença de battre si fort, qu'il lui sembla qu'il voulait sortir de sa poitrine. Puis tout à coup son sang parut s'arrêter, la respiration lui manqua; à demi évanouie, elle recula en chancelant; enfin, kling, kling, prrrrr! et la glace de l'ar-

moire vitrée, enfoncée par son coude, tomba sur le parquet, brisée en mille morceaux. Elle ressentit bien au



moment même une vive douleur au bras gauche, mais en même temps son cœur se retrouva plus léger, car elle n'entendit plus ces horribles couics, couics, qui l'avaient si fort effrayée ; en effet, tout était redevenu tranquille autour d'elle, les souris avaient disparu, et elle crut qu'effrayées du bruit qu'avait fait la glace en se brisant, elles s'étaient réfugiées dans leurs trous.

Mais voilà presque aussitôt que, succédant à ce bruit, commença dans l'armoire une rumeur étrange, et que de toutes petites voix aiguës criaient de toutes leurs faibles forces : — Aux armes ! aux armes ! aux armes ! Et en même temps, la sonnerie du château se mit à sonner, et l'on entendait murmurer de tous côtés : — Allons, alerte, alerte ! levons-nous : c'est l'ennemi. Bataille, bataille, bataille !

Marie se retourna. L'armoire était miraculeusement éclairée, et il s'y faisait un grand remue-ménage : tous les arlequins, les pierrots, les polichinelles et les pantins s'agitaient, couraient deçà, delà, s'exhortant les uns les autres, tandis que les poupées faisaient de la charpie et préparaient des remèdes pour les blessés. Enfin, Casse-noisette



lui-même rejeta tout à coup ses couvertures et sauta à bas du lit sur ses deux pieds à la fois, en criant : — Knac, knac, knac ! stupide tas de souris, rentrez dans vos trous, ou, à l'instant même, vous allez avoir affaire à moi.

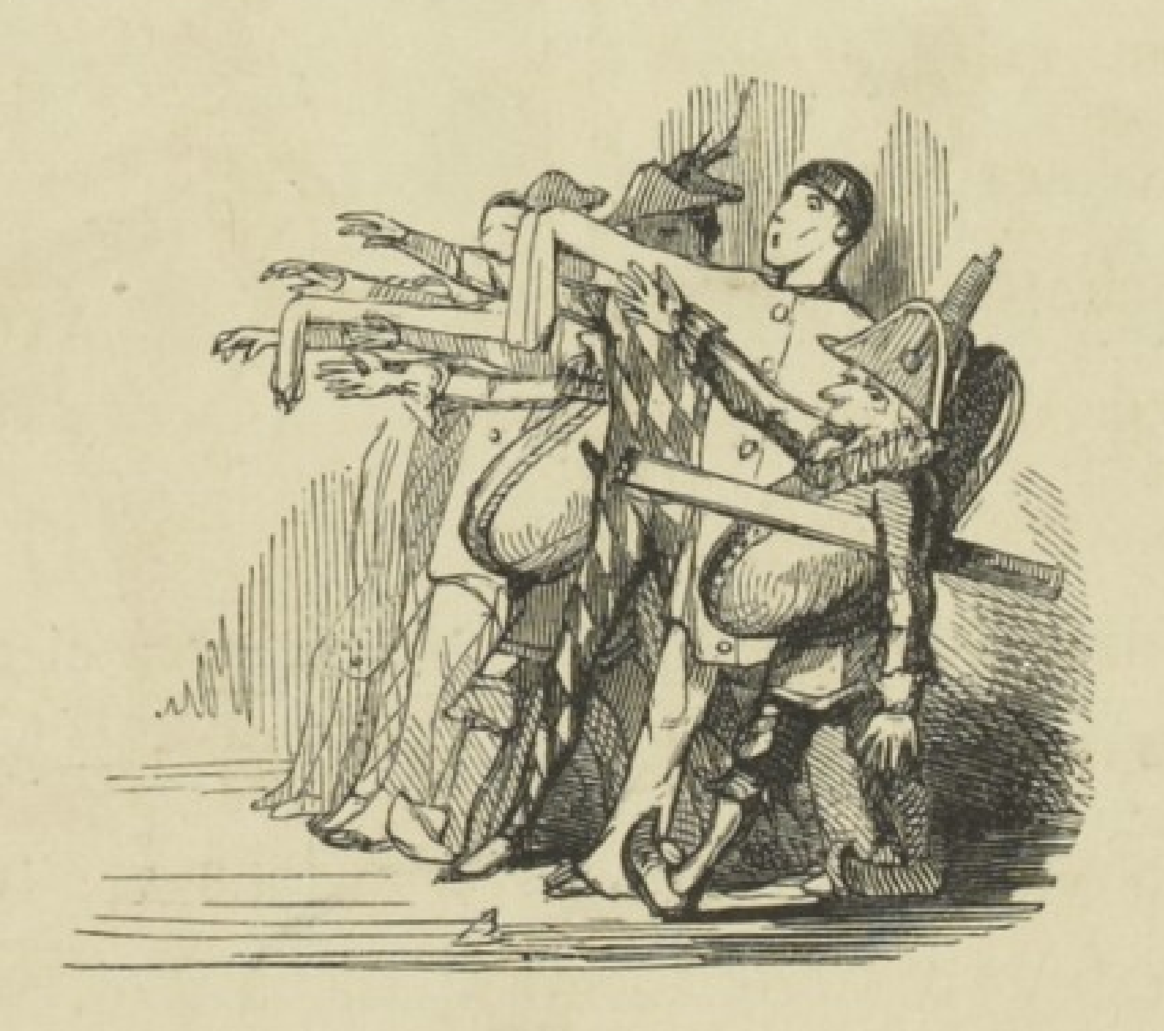
Mais à cette menace, un grand sifflement retentit, et Marie s'aperçut que les souris n'étaient pas rentrées dans leurs

trous ; mais bien qu'elles s'étaient, effrayées par le bruit du verre cassé, réfugiées sous les tables et sous les fauteuils d'où elles commençaient à sortir.

De son côté, Casse-noisette, loin d'être effrayé par le sifflement, parut redoubler de courage.

— Ah ! misérable roi des souris, s'écria-t-il, c'est donc toi ; tu acceptes enfin le combat que je t'offre depuis si longtemps. Viens donc, et que cette nuit décide de nous deux. Et vous, mes bons amis, mes compagnons, mes frères, s'il est vrai que nous nous sommes liés de quelque tendresse dans la boutique de Zacharias, soutenez-moi dans ce rude combat. Allons, en avant ! et qui m'aime me suive !

Jamais proclamation ne fit un effet pareil : deux arle-



quins, un pierrot, deux polichinelles et trois pantins s'écrièrent à haute voix :

— Oui, seigneur, comptez sur nous, à la vie, à la mort! Nous vaincrons sous vos ordres, ou nous périrons avec vous.



A ces paroles, qui lui prouvaient qu'il y avait de l'écho dans le cœur de ses amis, casse-noisette se sentit tellement électrisé, qu'il tira son sabre, et, sans calculer la hauteur effrayante où il se trouvait, il s'élança du deuxième rayon. Marie, en voyant ce saut périlleux, jeta un cri, car Casse-noisette ne pouvait manquer de se briser; lorsque mademoiselle Claire, qui était dans le rayon inférieur, s'élança de son sofa, et reçut Casse-noisette entre ses bras.



— Ah! chère et bonne petite Claire, s'écria Marie en joignant ses deux mains avec attendrissement, comme je t'ai méconnue.

Mais mademoiselle Claire, tout entière à la situation, disait au casse-noisette :

— Comment, blessé et souffrant déjà comme vous l'êtes, monseigneur, vous risquez-vous dans de nouveaux dangers;

contentez-vous de commander ; laissez les autres combattre. Votre courage est connu, et ne peut rien gagner à fournir de nouvelles preuves.

Et, en disant ces paroles, mademoiselle Claire essayait de retenir le valeureux casse-noisette en le pressant contre son corsage de satin ; mais celui-ci se mit à gigotter et à





gambiller de telle sorte, que mademoiselle Claire fut forcée de le laisser échapper ; il glissa donc de ses bras, et tombant sur ses pieds avec une grâce parfaite, il mit un genou en terre, et lui dit :

— Princesse, soyez sûre que, quoique vous ayez à une certaine époque été injuste envers moi, je me souviendrai toujours de vous, même au milieu de la bataille.

Alors mademoiselle Claire se pencha le plus qu'elle put, et le saisissant par son petit bras, elle le força de se relever, puis détachant avec vivacité sa ceinture tout étincelante de paillettes, elle en fit une écharpe qu'elle voulut passer au cou du jeune héros ; mais celui-ci recula de deux pas, et, tout en s'inclinant en témoignage de sa reconnaissance pour une si grande faveur, il détacha le petit ruban blanc avec lequel Marie l'avait pansé, le porta à ses lèvres, et s'en étant



ceint le corps, léger et agile comme un oiseau, il sauta en brandissant son petit sabre du rayon où il était sur le plancher. Aussitôt les couics et les piaulements recommencèrent plus féroces que jamais, et le roi des souris, comme pour répondre au défi de Casse-noisette, sortit de dessous la grande table du milieu avec son corps d'armée, tandis qu'à droite et à gauche, les deux ailes commençaient à déborder les fauteuils où elles s'étaient retranchées.

**La Bataille.**



— Trompettes, sonnez la charge! Tambours, battez la générale! cria Casse-noisette.

Et aussitôt les trompettes du régiment de hussards de Fritz se mirent à sonner, tandis que les tambours de son infanterie commençaient à battre et qu'on entendait le bruit sourd et rebondissant des canons sautant sur leurs affûts. En même temps, un corps de musi-



ciens s'organisa : c'étaient des figaros avec leurs guitares, des piféraris avec leurs musettes, des bergers suisses avec leurs

cors, des nègres avec leurs triangles, qui, quoiqu'ils ne fussent aucunement convoqués par casse-noisette, ne commencèrent pas moins comme volontaires à descendre d'un rayon à l'autre en jouant la marche des Samnites. Cela, sans doute, monta la tête aux bonshommes les plus pacifiques, et à l'instant même, une espèce de garde nationale

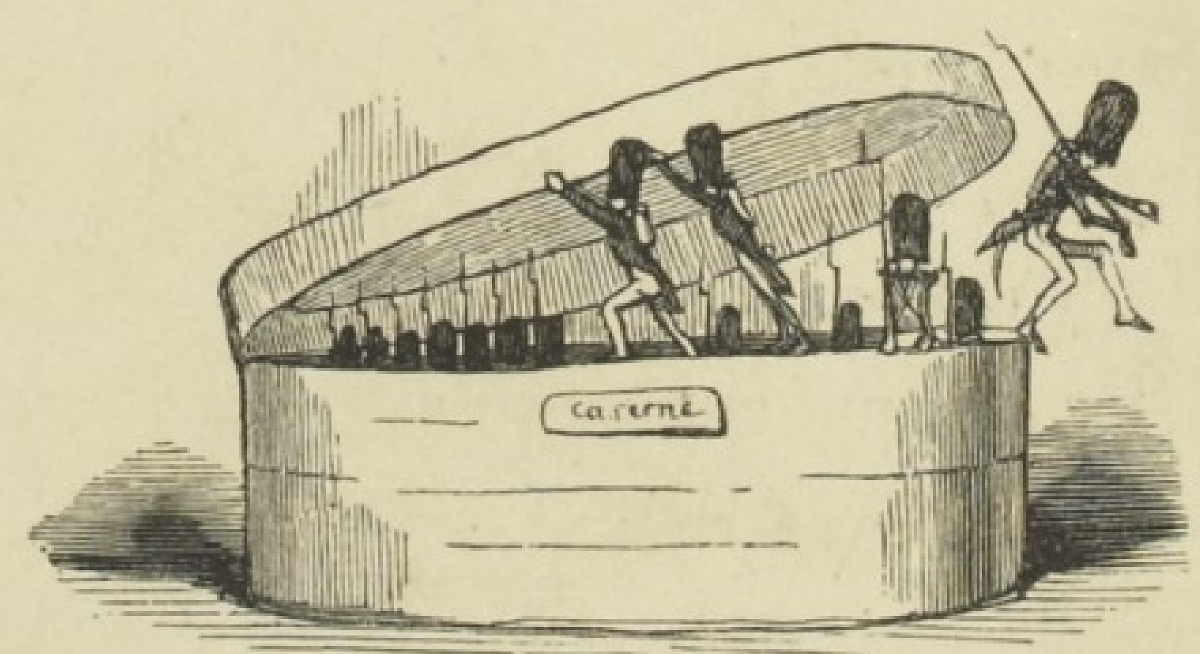


commandée par le suisse de la paroisse, et dans les rangs de laquelle se rangèrent les arlequins, les polichinelles, les pierrots et les pantins, s'organisa, et en un instant, s'armant de tout ce qu'elle put trouver, se trouva prête pour le combat. Il n'y eut pas jusqu'à un cuisinier qui, quittant son feu, descendit avec sa broche, à laquelle était déjà passé un dindon à moitié rôti,



et alla prendre sa place dans les rangs. Casse-noisette se mit à la tête de ce vaillant bataillon qui, à la honte des troupes réglées, se trouva le premier prêt.

Il faut tout dire aussi, car on croirait que notre sympathie pour l'illustre milice citoyenne dont nous faisons partie nous aveugle, ce n'était pas la faute des hussards et des fantassins de Fritz s'ils n'étaient pas en mesure aussi rapidement que les autres. Fritz, après avoir placé les sentinelles perdues et les postes avancés, avait caserné le reste de son armée dans quatre boîtes qu'il avait refermées sur elle. Les malheureux prisonniers avaient donc beau entendre le tambour et la trompette qui les appelaient à la bataille, ils étaient enfermés et ne pouvaient sortir. On les entendait dans leurs boîtes grouiller comme des écrevisses dans un panier ; mais quels que fussent leurs efforts, ils ne pouvaient sortir. Enfin les grenadiers, moins bien enfermés que les autres, parvinrent à soulever le couvercle de




leur boîte, et prêtèrent main-forte aux chasseurs et aux vol-

tigeurs. En un instant tous furent sur pied, et alors, sentant de quelle utilité leur serait la cavalerie, ils allèrent délivrer les hussards, qui se mirent aussitôt à caracoler



sur les flancs et à se ranger quatre par quatre.

Mais, si les troupes réglées étaient en retard de quelques minutes, grâce à la discipline dans laquelle Fritz les avait maintenues, elles eurent bientôt réparé le temps perdu, et fantassins, cavaliers, artilleurs se mirent à descendre, pareils à une avalanche, au milieu des applaudissements de mademoiselle Rose et de mademoiselle Claire, qui battaient




des mains en les voyant passer, et les excitaient du geste

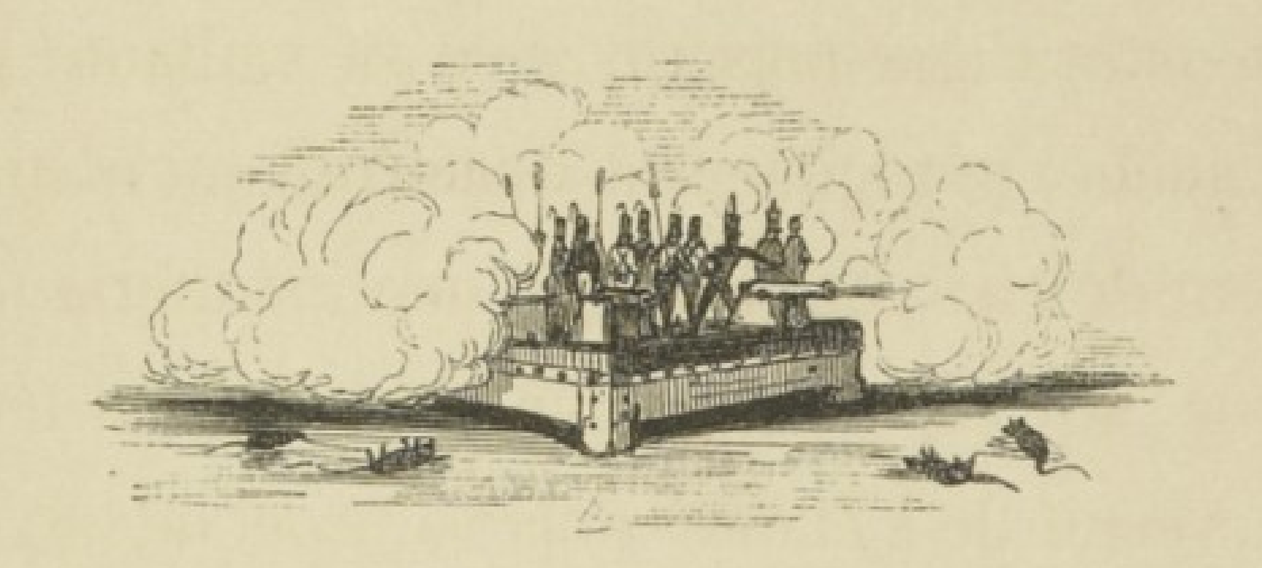
et de la voix, comme faisaient autrefois les belles châtelaines dont sans doute elles descendaient.

Cependant le roi des souris avait compris que c'était une armée tout entière à laquelle il allait avoir affaire. En effet, au centre était Casse-noisette avec sa vaillante garde civique ; à gauche, le régiment de hussards qui n'attendait que le moment de charger ; à droite, une infanterie formidable, tandis que, sur un tabouret qui dominait tout le champ de bataille, venait de s'établir une batterie de dix pièces de canon ; en outre une puissante réserve, composée de bonshommes de pain d'épice et de chevaliers en sucre de



toutes couleurs, était demeurée dans l'armoire et commençait à s'agiter à son tour. Mais il était trop avancé pour reculer ; il donna le signal par un couïc qui fut répété en chœur par toute son armée.

En même temps une bordée d'artillerie, partie du tabouret, répondit en envoyant au milieu des masses souriquoises une volée de mitraille.



Presque au même instant tout le régiment de hussards s'ébranla pour charger, de sorte que, d'un côté, la poussière qui s'élevait sous les pieds des chevaux, de l'autre, la fumée des canons qui s'épaississait de plus en plus, dérobèrent à Marie la vue du champ de bataille.

Mais au milieu du bruit des canons, des cris des combattants, du râle des mourants, elle continuait d'entendre la voix de Casse-noisette dominant tout le fracas.

— Sergent Arlequin, criait-il, prenez vingt hommes et jetez-vous en tirailleur sur le flanc de l'ennemi. Lieutenant Polichinelle, formez-vous en carré. Capitaine Paillasse, commandez des feux de peloton. Colonel des hussards, chargez par masses, et non par quatre, comme vous faites. Bravo! messieurs les soldats de plomb, bravo! que tout le monde

fasse son devoir comme vous le faites, et la journée est à nous.

Mais, par ces encouragements mêmes, Marie comprenait que la bataille était acharnée et la victoire indécise. Les souris, refoulées par les hussards, décimées par les feux de peloton, culbutées par les volées de mitraille, revenaient sans



cesse plus pressées, mordant et déchirant tout ce qu'elles rencontraient ; c'était, comme les mêlées du temps de la chevalerie, une affreuse lutte corps à corps, dans laquelle chacun attaquait et se défendait sans s'inquiéter de son voisin. Casse-noisette voulait inutilement dominer l'ensemble des mouvements et procéder par masses. Les hussards, ramenés par un corps considérable de souris, s'étaient éparpillés et tentaient inutilement de se réunir autour de leur colonel, un gros bataillon de souris les avait coupés du corps



d'armée et débordait la garde civique qui faisait des merveilles. Le suisse de la paroisse se démenait avec sa hallebarde comme un diable dans un bénitier ; le cuisinier enfilait des rangs tout entiers de souris avec sa broche ; les soldats de plomb tenaient comme des murailles ; mais Arlequin avec ses vingt hommes avait été repoussé, et était venu se mettre sous la protection de la batterie ; mais le carré du lieutenant Polichinelle avait été enfoncé, et ses débris, en s'enfuyant, avaient jeté du désordre dans la garde civique ; enfin le capitaine Paillasse, sans doute par manque de cartouches, avait cessé son feu et se retirait pas à pas, mais enfin se retirait. Il résulta de ce mouvement rétrograde opéré sur toute la ligne, que la batterie de canons se trouva à découvert. Aussitôt le roi

des souris, comprenant que c'était de la prise de cette batterie que dépendait pour lui le succès de la bataille, ordonna à ses troupes les plus aguerries de charger dessus. En un instant le tabouret fut escaladé ; les canonniers se firent tuer sur leurs pièces. L'un d'eux mit même le feu à son caisson, et enveloppa dans sa mort héroïque une vingtaine d'ennemis. Mais tout ce courage fut inutile contre le nombre, et bientôt une volée de mitraille, tirée par ses propres pièces, et qui frappa en plein dans le bataillon que commandait Casse-noisette, lui apprit que la batterie du tabouret était tombée au pouvoir de l'ennemi.

Dès lors la bataille fut perdue, et Casse-noisette ne s'occupa plus que de faire une retraite honorable ; seulement, pour donner quelque relâche à ses troupes, il appela à lui la réserve.

Aussitôt les bonshommes de pain d'épice et le corps de bonbons en sucre descendirent de l'armoire, et donnèrent à leur tour. C'étaient des troupes fraîches, il est vrai, mais peu expérimentées : les bonshommes de pain d'épice surtout étaient fort maladroits, et, frappant à tort et à travers, estropiaient aussi bien les amis que les ennemis ; le corps des bonbons tenait ferme ; mais il n'y avait entre les combattants aucune homogénéité : c'étaient des empereurs, des chevaliers, des Tyroliens, des jardiniers, des cupidons, des

singes, des lions et des crocodiles, de sorte qu'ils ne pouvaient combiner leurs mouvements, et n'avaient de puissance que comme masse. Cependant leur concours produisit un utile résultat : à peine les souris eurent-elles goûté des bonshommes de pain d'épice et entamé le corps



de bonbons, qu'elles abandonnèrent les soldats de plomb dans lesquels elles avaient grand'peine à mordre, et les polichinelles, les paillasses, les arlequins, les Suisses et les cuisiniers qui étaient simplement rembourrés d'étoupes et de son, pour se ruer sur la malheureuse réserve, qui, en un instant, fut entourée par des milliers de souris, et, après une défense héroïque, fut dévorée avec armes et bagages.

Casse-noisette avait voulu profiter de ce moment de repos pour rallier son armée ; mais le terrible spectacle de la réserve anéantie avait glacé les plus fiers courages. Paillasse

était pâle comme la mort; Arlequin avait son habit en lambeaux; une souris avait pénétré dans la bosse de Polichinelle, et, comme le renard du jeune Spartiate, lui dévorait les entrailles; enfin le colonel des hussards était prisonnier avec une partie de son régiment, et grâce aux chevaux des malheureux captifs, un corps de cavalerie souriquoise venait de s'organiser.



Il ne s'agissait donc plus pour l'infortuné Casse-noisette de victoire, il ne s'agissait même plus de retraite, il ne s'agissait que de mourir.

Casse-noisette se mit à la tête d'un petit groupe d'hommes décidés comme lui à vendre chèrement leur vie.

Pendant ce temps la désolation régnait parmi les poupées; mademoiselle Claire et mademoiselle Rose se tordaient les bras, et jetaient les hauts cris.

— Hélas! disait mademoiselle Claire, me faudra-t-il mourir à la fleur de l'âge, moi, fille de roi, moi, destinée à un si bel avenir!

— Hélas! disait mademoiselle Rose, me faudra-t-il tom-

ber vivante au pouvoir de l'ennemi ; et ne me suis-je si bien conservée que pour être rongée par d'immondes souris !



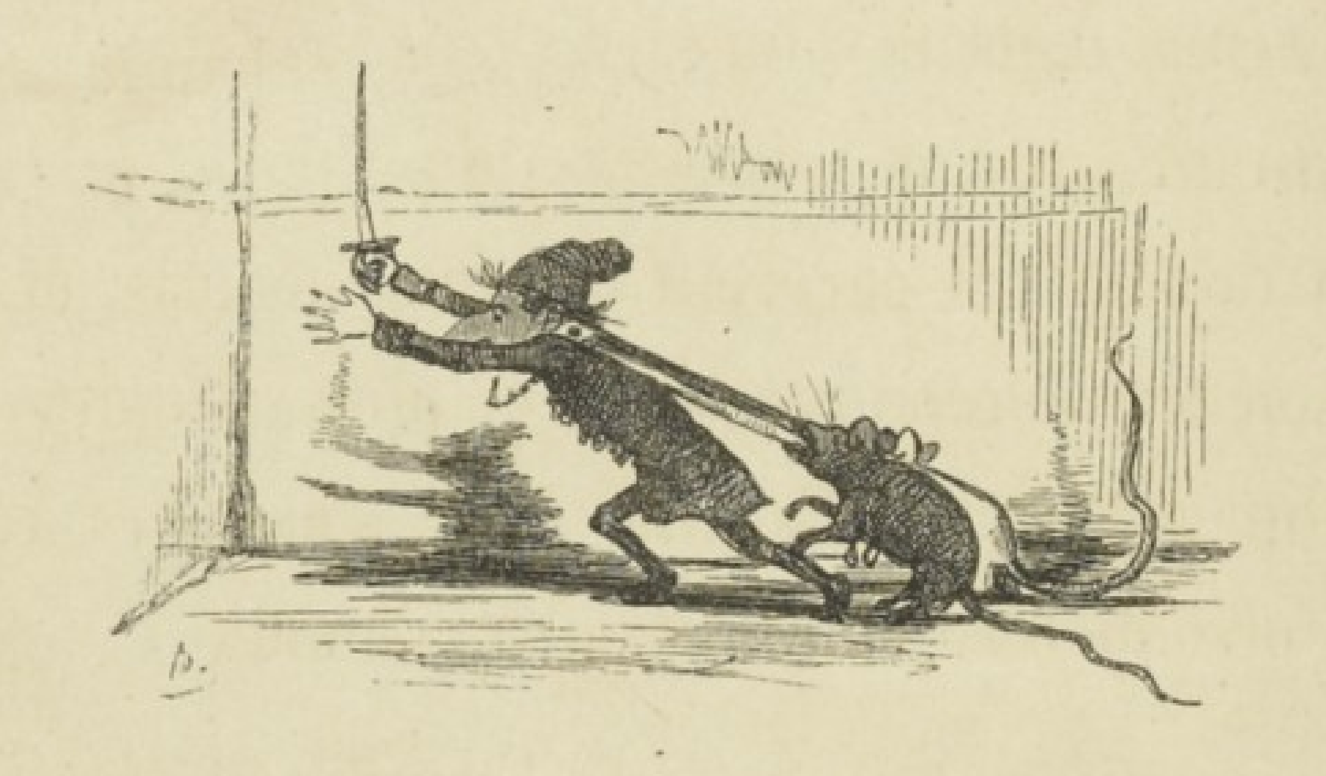
Les autres poupées couraient éplorées, et leurs cris se mêlaient aux lamentations des deux poupées principales.

Pendant ce temps les affaires allaient de plus mal en plus mal pour Casse-noisette : il venait d'être abandonné du peu d'amis qui lui étaient restés fidèles. Les débris de l'escadron de hussards s'étaient réfugiés dans l'armoire ; les soldats de plomb étaient entièrement tombés au pouvoir de l'ennemi ; il y avait longtemps que les artilleurs étaient trépassés ; la garde civique était morte comme les trois cents Spartiates, sans reculer d'un pas. Casse-noisette était acculé contre le re-



bord de l'armoire qu'il tentait en vain d'escalader : il lui eût

fallu pour cela l'aide de mademoiselle Claire ou de mademoiselle Rose ; mais toutes deux avaient pris le parti de s'évanouir. Casse-noisette fit un dernier effort, rassembla tous ses moyens, et cria, dans l'agonie du désespoir : — Un cheval ! un cheval ! ma couronne pour un cheval ! Mais, comme la voix de Richard III, sa voix resta sans écho, ou plutôt elle le dénonça à l'ennemi. Deux tirailleurs se précipitèrent sur lui et le saisirent par son manteau de bois. Au



même instant on entendit la voix du roi des souris qui criait par ses sept gueules : — Sur votre tête, prenez-le vivant ! Songez que j'ai ma mère à venger. Il faut que son supplice épouvante les Casse-noisettes à venir ! Et, en même temps, le roi se précipita vers le prisonnier.

Mais Marie ne put supporter plus longtemps cet horrible spectacle. — O mon pauvre Casse-noisette, s'écria-t-elle en

sanglotant, mon pauvre Casse-noisette, que j'aime de tout mon cœur, te verrai-je donc périr ainsi !



Et, en même temps, d'un mouvement instinctif, sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, Marie détacha son soulier de son pied, et de toutes ses forces elle le jeta au milieu de la mêlée, et cela si adroitement, que le terrible projectile atteignit le roi des souris, qui roula dans la poussière. Au même instant, roi et armée, vainqueurs et vaincus, disparurent comme anéantis. Marie ressentit à son bras blessé une douleur plus vive que jamais, elle voulut gagner un fauteuil pour s'asseoir ; mais les forces lui manquèrent, et elle tomba évanouie.



## La Maladie.

Lorsque Marie se réveilla de son sommeil léthargique, elle était couchée dans son petit lit, et le soleil pénétrait radieux et brillant à travers ses carreaux couverts de givre. A côté d'elle était assis un étranger qu'elle reconnut bientôt pour le chirurgien Vandelstern, et qui dit tout bas, aussitôt qu'elle eut ouvert les yeux :

— Elle est éveillée.



Alors la présidente s'avança et considéra sa fille d'un regard inquiet et effrayé.

— Ah ! chère maman, s'écria la petite Marie en l'aperce-

vant, toutes ces affreuses souris sont-elles parties, et mon pauvre Casse-noisette est-il sauvé?

— Pour l'amour du ciel, ma chère Marie, ne dis plus ces sottises. Qu'est-ce que les souris, je te le demande, ont à faire avec le casse-noisette? mais toi, méchante enfant, tu nous as fait à tous grand'peur. Et tout cela arrive cependant quand les enfants sont volontaires et ne veulent pas obéir à leurs parents. Tu as joué hier fort avant dans la nuit avec tes poupées, tu t'es probablement endormie, et il est possible qu'une petite souris t'ait effrayée; enfin, dans ta terreur, tu as donné du coude dans l'armoire à glace, et tu t'es tellement coupé le bras, que M. Wandelstern, qui vient de te retirer les fragments de verre qui étaient restés dans ta blessure, prétend que tu as couru risque de te trancher l'artère et de mourir de la perte du sang. Dieu soit béni que je me sois réveillée, je ne sais à quelle heure, et que, me rappelant que je t'avais laissée au salon, j'y sois rentrée. Pauvre enfant, tu étais étendue par terre, près de l'armoire, et tout autour de toi, en désordre, les poupées, les pantins, les polichinelles, les soldats de plomb, les bonshommes de pain d'épice et les hussards de Fritz étendus pêle-mêle, tandis que, sur ton bras sanglant, tu tenais Casse-noisette. Mais d'où vient que tu étais déchaussée du pied gauche, et que ton soulier était à trois ou quatre pas de toi?

— Ah ! petite mère, petite mère, répondit Marie en frissonnant encore à ce souvenir, c'était, vous le voyez bien, les traces de la grande bataille qui avait eu lieu entre les poupées et les souris ; et, ce qui m'a tant effrayée, c'est de voir que les souris victorieuses allaient faire prisonnier le pauvre Casse-noisette qui commandait l'armée des poupées, c'est alors que je lançai mon soulier au roi des souris, puis je ne sais plus ce qui s'est passé.

Le chirurgien fit des yeux un signe à la présidente, et celle-ci dit doucement à Marie :

— Oublie tout cela, mon enfant, et tranquillise-toi. Toutes les souris sont parties, et le petit Casse-noisette est dans l'armoire vitrée, joyeux et bien portant.

Alors le président entra à son tour dans la chambre, et



causa longtemps avec le chirurgien. Mais de toutes ces paroles, Marie ne put entendre que celle-ci :

— C'est du délire.

A ces mots, Marie devina que l'on doutait de son récit, et, comme elle-même, maintenant que le jour était revenu, comprenait parfaitement que l'on prît tout ce qui lui était arrivé pour une fable, elle n'insista pas davantage, se soumettant à tout ce qu'on voulait ; car elle avait hâte de se lever pour faire une visite à son pauvre Casse-noisette ; mais elle savait qu'il s'était retiré sain et sauf de la bagarre, et, pour le moment, c'était tout ce qu'elle désirait savoir.

Cependant Marie s'ennuyait beaucoup : elle ne pouvait pas jouer, à cause de son bras blessé, et quand elle voulait lire ou feuilleter ses livres d'images, tout tournait si bien devant ses yeux, qu'il fallait bientôt qu'elle renonçât à cette distraction. Le temps lui paraissait donc horriblement long, et elle attendait avec impatience le soir, parce que le soir sa mère venait s'asseoir près de son lit et lui racontait ou lui lisait des histoires.

Or, un soir, la présidente venait justement de raconter la délicieuse histoire du prince Facardin, quand la porte s'ouvrit, et que le parrain Drosselmayer passa sa tête en disant :

— Il faut pourtant que je voie par mes yeux comment va la pauvre malade.

Mais dès que Marie aperçut le parrain Drosselmayer avec

sa perruque de verre, son emplâtre sur l'œil et sa redingote jaune, le souvenir de cette nuit où Casse-noisette perdit la fameuse bataille contre les souris, se présenta si vivement à son esprit, qu'involontairement elle cria au conseiller de médecine :

— Oh ! parrain Drosselmayer, tu as été horrible ; je t'ai bien vu, va, quand tu étais à cheval sur la pendule, et que tu la couvrais de tes ailes pour que l'heure ne pût pas sonner, car le bruit de l'heure aurait fait fuir les souris. Je t'ai bien entendu appeler le roi aux sept têtes. Pourquoi n'es-tu pas venu au secours de mon pauvre Casse-noisette, affreux parrain Drosselmayer, car, en ne venant pas, tu es cause que je suis blessée et dans mon lit !

La présidente écoutait tout cela avec de grands yeux effarés, car elle croyait que la pauvre enfant retombait dans le délire. Aussi elle lui demanda tout épouvantée :

— Mais que dis-tu donc là? chère Marie, redeviens-tu folle?

— Oh ! que non, reprit Marie ; et le parrain Drosselmayer sait bien que je dis la vérité, lui.

Mais le parrain, sans rien répondre, faisait d'affreuses grimaces, comme un homme qui eût été sur des charbons ardents ; puis tout à

coup il se mit à dire d'une voix nazillarde et monotone :

Perpendicule
Doit faire ronron.
Avance et recule,
Brillant escadron.
L'horloge plaintive
Va sonner minuit ;
La chouette arrive
Et le roi s'enfuit.
Perpendicule
Doit faire ronron.
Avance et recule,
Brillant escadron.

Marie regardait le parrain Drosselmayer avec des yeux de plus en plus hagards, car il lui semblait encore plus hi-



deux que d'habitude. Elle aurait eu une peur atroce du parrain, si sa mère n'eût été présente, et si Fritz, qui venait d'entrer, n'avait interrompu cette étrange chanson par un grand éclat de rire.

— Sais-tu bien, parrain Drosselmayer, lui dit Fritz, que tu es extrêmement bouffon aujourd'hui : tu fais des gestes comme mon vieux polichinelle que j'ai jeté derrière le poêle, sans compter ta chanson qui n'a pas le sens commun.

Mais la présidente demeura fort sérieuse.

— Cher monsieur le conseiller de médecine, dit-elle, voilà une singulière plaisanterie que celle que vous nous faites là, et qui me semble n'avoir d'autre but que de rendre Marie plus malade encore qu'elle ne l'est.

— Bah ! répondit le parrain Drosselmayer, ne reconnaissez-vous pas, chère présidente, cette petite chanson de l'horloger que j'ai l'habitude de chanter quand je viens raccommoder vos pendules.

Et en même temps il s'assit tout contre le lit de Marie, et lui dit précipitamment :

— Ne sois pas en colère, chère enfant, de ce que je n'ai pas arraché de mes propres mains les quatorze yeux du roi des souris ; mais je savais ce que je faisais ; et aujourd'hui, comme je veux me raccommoder avec toi, je vais te raconter une histoire.

— Quelle histoire? demanda Marie.

— Celle de la noix Krakatuk et de la princesse Pirlipate. La connais-tu?

— Non, mon cher petit parrain, répondit la jeune fille, que cette offre raccommodait à l'instant même avec le mécanicien. Raconte donc, raconte.

— Cher conseiller, dit la présidente, j'espère que votre histoire ne sera pas aussi lugubre que votre chanson.

— Oh! non, chère présidente, répondit le parrain Drosselmayer; elle est, au contraire, extrêmement plaisante.

— Raconte donc, crièrent les enfants, raconte donc.

Et le parrain Drosselmayer commença ainsi



# HISTOIRE

DE

# LA NOISETTE KRAKATUK

ET DE

## LA PRINCESSE PIRLIPATE.

---

Comment naquit la princesse Pirlipate, et quelle grande joie cette naissance donna à ses illustres parents.

Il y avait, dans les environs de Nuremberg, un petit royaume qui n'était ni la Prusse, ni la Pologne, ni la Bavière, ni le Palatinat, et qui était gouverné par un roi.

La femme de ce roi, qui par conséquent se trouvait être une reine, mit un jour au monde une petite fille, qui se trouva par conséquent princesse de naissance, et qui reçut le nom gracieux et distingué de Pirlipate.



On fit aussitôt prévenir le roi de cet heureux événement.

Il accourut tout essoufflé, et, en voyant cette jolie petite fille couchée dans son berceau, la satisfaction qu'il ressentit d'être père d'une si charmante enfant le poussa tellement hors de lui, qu'il jeta d'abord de grands cris de joie, puis se prit à danser en rond, puis enfin à sauter à cloche-pied, en disant :



- Ah ! grand Dieu ! grand Dieu ! vous qui voyez tous les jours les anges, avez-vous jamais rien vu de plus beau que ma Pirlipatine ?

Alors, comme derrière le roi étaient entrés les ministres, les généraux, les grands officiers, les présidents, les con-

seillers et les juges; tous, voyant le roi danser à cloche-pied, se mirent à danser comme le roi, en disant :



— Non, non, jamais, sire, non, non, jamais, il n'y a rien eu de si beau au monde que votre Pirlipatine.

Et, en effet, ce qui vous surprendra fort, mes chers enfants, c'est qu'il n'y avait dans cette réponse aucune flatterie, car effectivement, depuis la création du monde, il n'était pas né un plus bel enfant que la princesse Pirlipate. Sa petite figure semblait tissue de délicats flocons de soie rosés comme les roses et blancs comme les lis. Ses yeux étaient du plus étincelant azur, et rien n'était plus charmant que de voir les fils d'or de sa chevelure se réunir en boucles mignonnes, brillantes et frisées sur ses épaules blanches comme l'albâtre. Ajoutez à cela que Pirlipate avait apporté, en venant au monde, deux rangées de petites dents, ou plu-

tôt de véritables perles, avec lesquelles, deux heures après sa naissance, elle mordit si vigoureusement le doigt du grand chancelier qui, ayant la vue basse, avait voulu la re-



garder de trop près, que, quoiqu'il appartînt à l'école des stoïques, il s'écria, disent les uns : — Ah diantre ! tandis que d'autres soutiennent, en l'honneur de la philosophie, qu'il dit seulement : — Aïe ! Aïe ! Aïe ! Au reste, aujourd'hui encore les voix sont partagées sur cette grande question, aucun des deux partis n'ayant voulu céder. Et la seule chose sur laquelle les *diantristes* et les *aïstes* soient demeurés d'accord, le seul fait qui soit resté incontestable, c'est que la princesse Pirlipate mordit le grand chancelier au doigt. Le pays apprit dès lors qu'il y avait autant d'esprit qu'il se trouvait de beauté dans le charmant petit corps de Pirlipatine.

Tout le monde était donc heureux dans ce royaume favorisé des cieux. La reine seule était extrêmement inquiète et troublée, sans que personne sût pourquoi. Mais ce qui frappa surtout les esprits, c'est le soin avec lequel cette mère craintive faisait garder le berceau de son enfant. En effet, toutes les portes étaient non-seulement occupées par les trabans de la garde, mais encore, outre les deux gar-



diennes qui se tenaient toujours près de la princesse, il y en avait encore six autres que l'on faisait asseoir autour du berceau, et qui se relayaient toutes les nuits. Mais surtout ce qui excitait au plus haut degré la curiosité, ce que personne ne pouvait comprendre, c'est pourquoi chacune de ces six gardiennes était obligée de tenir un chat sur ses

genoux, et de le gratter toute la nuit afin qu'il ne cessât point de ruminer.



Je suis convaincu, mes chers enfants, que vous êtes aussi curieux que les habitants de ce petit royaume sans nom de savoir pourquoi ces six gardiennes étaient obligées de tenir un chat sur leurs genoux, et de le gratter sans cesse pour qu'il ne cessât point de ruminer un seul instant ; mais comme vous chercheriez inutilement le mot de cette énigme, je vais vous le dire, afin de vous épargner le mal de tête qui ne pourrait manquer de résulter pour vous d'une pareille application.

Il arriva un jour qu'une demi-douzaine de souverains des mieux couronnés se donnèrent le mot pour faire en même temps une visite au père futur de notre héroïne, car à cette époque la princesse Pirlipate n'était pas encore née ; ils

étaient accompagnés de princes royaux, de grands-ducs héréditaires et de prétendants des plus agréables. Ce fut une



occasion, pour le roi qu'ils visitaient, et qui était un monarque des plus magnifiques, de faire une large percée à son trésor et de donner force tournois, carrousels et comédies.



Mais ce ne fut pas le tout. Après avoir appris par le surin-

tendant des cuisines royales que l'astronome de la cour



avait annoncé que le temps d'abattre les porcs était arrivé, et que la conjonction des astres annonçait que l'année serait favorable à la charcuterie, il ordonna de faire une grande tuerie de pourceaux dans ses basses-cours, et mon-



tant dans son carrosse, il alla en personne prier, l'un après

l'autre, tous les rois et tous les princes résidant pour le moment dans sa capitale, de venir manger la soupe avec lui, voulant se ménager le plaisir de leur surprise à la vue du magnifique repas qu'il comptait leur donner; puis, en rentrant chez lui, il se fit annoncer chez la reine, et, s'approchant d'elle, il lui dit d'un ton câlin, avec lequel il avait l'habitude de lui faire faire tout ce qu'il voulait :

— Bien, chère amie, tu n'as pas oublié, n'est-ce pas, à quel point j'aime le boudin; n'est-ce pas, tu ne l'as pas oublié?



La reine comprit du premier mot ce que le roi voulait dire. En effet, Sa Majesté entendait tout simplement par ces paroles insidieuses, qu'elle eût à se livrer, comme elle l'avait déjà fait maintes fois, à la très-utile occupation de confectionner de ses mains royales la plus grande quantité

possible, de saucisses ; d'andouilles et de boudins. Elle sourit donc à cette proposition de son mari, car, quoique exerçant fort honorablement la profession de reine, elle était moins sensible aux compliments qu'on lui faisait, sur la

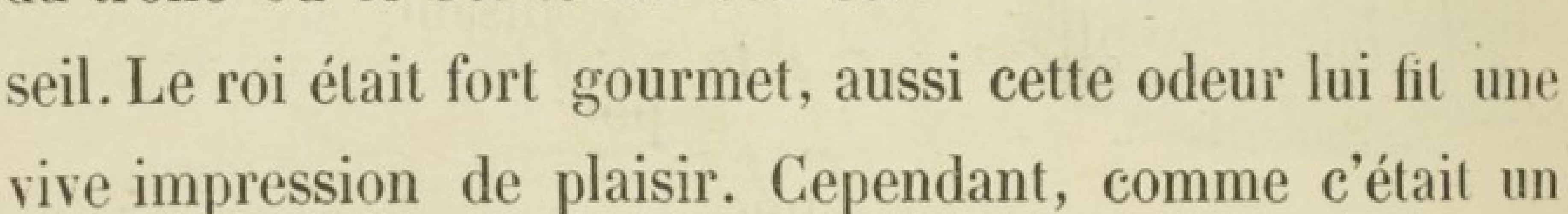


dignité avec laquelle elle portait le sceptre et la couronne, que sur l'habileté avec laquelle elle faisait un pouding ou confectionnait un baba. Elle se contenta donc de faire une gracieuse révérence à son époux, en lui disant qu'elle était sa servante pour lui faire du boudin, comme pour toute autre chose.

Aussitôt le grand trésorier dut livrer aux cuisines royales le chaudron gigantesque en vermeil et les grandes cassero-



les d'argent destinés à faire le boudin, les andouilles et les saucisses. On alluma un immense feu de bois de sandal. La reine mit son tablier de cuisine de damas blanc, et bientôt les plus doux parfums s'échappèrent du chaudron. Cette délicieuse odeur se répandit aussitôt dans les corridors, pénétra rapidement dans toutes les chambres, et parvint enfin jusqu'à la salle du trône où le roi tenait son conseil. Le roi était fort gourmet, aussi cette odeur lui fit une vive impression de plaisir. Cependant, comme c'était un





prince grave et qui avait la réputation d'être maître de lui, il résista quelque temps au sentiment d'attraction qui le poussait vers la cuisine ; mais enfin, quel que fût son em-

pire sur ses passions, il lui fallut céder au ravissement inexprimable qu'il éprouvait.

— Messieurs, s'écria-t-il en se levant, avec votre permission, je reviens dans un instant, attendez-moi.

Et, à travers les chambres et les corridors, il prit sa course vers la cuisine, serra la reine entre ses bras, remua le contenu du chaudron avec son sceptre d'or, y goûta du



bout de la langue, et, l'esprit plus tranquille, il retourna au conseil et reprit, quoique un peu distrait, la question où il l'avait laissée.

Il avait quitté la cuisine juste au moment important où le lard, découpé par morceaux, allait être rôti sur des grils d'argent ; la reine, encouragée par ses éloges, se livrait à cette importante occupation, et les premières gouttes de

graisse tombaient en chantant sur les charbons, lorsqu'une petite voix chevrotante se fit entendre qui disait ·

— Ma sœur, offre-moi donc une bribe de lard ;
Car, étant reine aussi, je veux faire ripaille :
Et, mangeant rarement quelque chose qui vaille,
De ce friand rôti je désire ma part.

La reine reconnut aussitôt la voix qui lui parlait ainsi : c'était celle de dame Souriçonne.

Dame Souriçonne habitait depuis longues années le palais. Elle prétendait être alliée à la famille royale, et reine elle-même du royaume souriquois ; c'est pourquoi elle tenait, sous l'âtre de la cuisine, une cour fort considérable.

La reine était une bonne et douce femme qui, tout en se refusant à reconnaître tout haut dame Souriçonne comme reine et comme sœur, avait tout bas pour elle une foule d'égards et de complaisances qui lui avaient souvent fait reprocher par son mari, plus aristocrate qu'elle, la tendance qu'elle avait à déroger ; or, comme on le comprend bien, dans cette circonstance solennelle, elle ne voulut point refuser à sa jeune amie ce qu'elle demandait, et lui dit :

— Avancez, dame Souriçonne, avancez hardiment, et venez, je vous y autorise, goûter mon lard tant que vous voudrez.

Aussitôt dame Souriçonne apparut gaie et frétillante, et sautant sur le foyer, saisit adroitement avec sa petite patte les morceaux de lard que la reine lui tendait les uns après les autres.



Mais voilà que, attirés par les petits cris de plaisir que poussait leur reine, et surtout par l'odeur succulente que répandait le lard grillé, arrivèrent, frétillant et sautillant aussi, d'abord les sept fils de dame Souriçonne, puis ses parents, puis ses alliés, tous fort mauvais coquins, effroyablement portés sur leur bouche, et qui s'en donnèrent sur le lard de telle façon, que la reine fut obligée, si hospitalière qu'elle fût, de leur faire observer que, s'ils allaient seulement cinq minutes de ce train-là, il ne lui resterait plus de lard pour ses boudins. Mais, quelque juste que

fût cette réclamation, les sept fils de dame Souriçonne n'en tinrent compte, et donnant le mauvais exemple à leurs parents et à leurs alliés, ils se ruèrent, malgré les représentations de leur mère et de leur reine, sur le lard de leur tante, qui allait disparaître entièrement, lorsqu'aux cris de la reine, qui ne pouvait plus venir à bout de chasser ses hôtes importuns, accourut la surintendante, laquelle appela le chef des cuisines, lequel appela les marmitons, lesquels accoururent armés de vergettes, d'éventails et de balais, et parvinrent à faire rentrer sous l'âtre tout le peu-



ple souriquois. Mais la victoire, quoique complète, était trop tardive ; à peine restait-il le quart du lard nécessaire à la confection des andouilles, des saucisses et des boudins,

lequel reliquat fut, d'après les indications du mathématicien du roi, qu'on avait envoyé chercher en toute hâte,



scientifiquement réparti entre le grand chaudron à boudins et les deux grandes casseroles à andouilles et à saucisses.

Une demi-heure après cet événement, le canon retentit, les clairons et les trompettes sonnèrent, et l'on vit arriver



tous les potentats, tous les princes royaux, tous les ducs

héréditaires et tous les prétendants qui étaient dans le pays, vêtus de leurs plus magnifiques habits ; les uns traînés dans des carrosses de cristal, les autres montés sur leurs chevaux



de parade. Le roi les attendait sur le perron du palais, et les reçut avec la plus aimable courtoisie, et la plus gracieuse cordialité, puis, les ayant conduits dans la salle à manger, il s'assit au haut bout en sa qualité de seigneur suzerain, ayant la couronne sur la tête et le sceptre à la main, invitant les autres monarques à prendre chacun la place que lui assignait son rang parmi les têtes couronnées, les princes royaux, les ducs héréditaires ou les prétendants.

La table était somptueusement servie, et tout alla bien pendant le potage et le relevé. Mais au service des andouil-

les, on remarqua que le roi paraissait agité ; à celui des



saucisses, il pâlit considérablement ; enfin, à celui des bou-



dins, il leva les yeux au ciel, des soupirs s'échappèrent de



sa poitrine, une douleur terrible parut déchirer son âme : enfin il se renversa sur le dos de son fauteuil, couvrit son visage de ses deux mains, se désespérant et sanglotant

d'une façon si lamentable, que chacun se leva de sa place et l'entoura avec la plus vive inquiétude. En effet, la crise paraissait des plus graves : le chirurgien de la cour cherchait inutilement le pouls du malheureux monarque qui parais-



sait être sous le poids de la plus profonde, de la plus affreuse et de la plus inouïe des calamités. Enfin, après que les remèdes les plus violents pour le faire revenir à lui eurent été employés, tels que plumes brûlées, sels anglais et clefs dans le dos, le roi parut reprendre quelque peu ses esprits, entr'ouvrit ses yeux éteints, et d'une voix si faible, qu'à peine si on put l'entendre. Il balbutia ce peu de mots :

— Pas assez de lard !...

A ces paroles, ce fut à la reine de pâlir à son tour. Elle se précipita à ses genoux, s'écriant d'une voix entrecoupée par ses sanglots.

— O! mon malheureux infortuné et royal époux, quel chagrin ne vous ai-je pas causé pour n'avoir pas écouté les remontrances que vous m'avez déjà faites si souvent; mais vous voyez la coupable à vos genoux, et vous pouvez la punir aussi durement qu'il vous conviendra.

— Qu'est-ce à dire? demanda le roi; et que s'est-il donc passé qu'on ne m'a pas dit?

— Hélas! hélas! répondit la reine à qui son mari n'avait jamais parlé si rudement; hélas! c'est dame Souriçonne, avec ses sept fils, avec ses neveux, ses cousins et ses alliés, qui a dévoré tout le lard....

Mais la reine n'en put dire davantage: les forces lui manquèrent, elle tomba à la renverse, et s'évanouit.



Alors le roi se leva furieux, et s'écria d'une voix terrible :

— Madame la surintendante, que signifie cela ! Voyons, parlez, je veux tout savoir.

Alors la surintendante raconta ce qu'elle savait, c'est-à-dire qu'accourue aux cris de la reine, elle avait vu Sa Majesté aux prises avec toute la famille de dame Souri-



çonne, et qu'alors, à son tour, elle avait appelé le chef, qui, avec l'aide de ses marmitons, était enfin parvenu à faire rentrer tous les pillards sous l'âtre.

Aussitôt le roi, voyant qu'il s'agissait d'un crime de lèse-majesté, rappela toute sa dignité et tout son calme, ordonnant, vu l'énormité du forfait, que son conseil intime fût rassemblé à l'instant même, et que l'affaire fût exposée à ses plus habiles conseillers.

En conséquence, le conseil fut réuni, et l'on y décida, à la majorité des voix, que dame Souriçonne étant accusée d'avoir mangé le lard destiné aux saucisses, au boudin et aux andouilles du roi, son procès lui serait fait, et que, si elle était coupable, elle serait à tout jamais exilée du royaume, elle et sa race, et que ce qu'elle y possédait de biens, terres, châteaux, pâlans, résidences royales, tout serait confisqué.

Mais alors le roi fit observer à son conseil intime et à ses habiles conseillers que, pendant le temps que durerait



le procès, dame Souriçonne et sa famille auraient tout le temps de manger son lard, ce qui l'exposerait à des avanies pareilles à celle qu'il venait de subir en présence de six têtes couronnées, sans compter les princes royaux, les ducs héréditaires et les prétendants ; il demandait donc qu'un

pouvoir discrétionnaire lui fût accordé à l'égard de dame Souriçonne et de sa famille.

Le conseil alla aux voix pour la forme, comme on le pense bien, et le pouvoir discrétionnaire que demandait le roi lui fut accordé.

Alors il envoya une de ses meilleures voitures, précédée d'un courrier pour faire plus grande diligence, à un très-



habile mécanicien qui demeurait dans la ville de Nuremberg, et qui s'appelait Christian-Élias Drosselmayer, invitant le susdit mécanicien à le venir trouver à l'instant même dans son palais, pour affaire urgente. Christian-Élias Drosselmayer obéit aussitôt; car c'était un homme véritablement artiste, qui ne doutait pas qu'un roi aussi renommé ne l'envoyât chercher pour lui confectionner quelque chef-d'œuvre. Et étant monté en voiture, il courut jour et nuit jusqu'à ce qu'il fût en présence du roi. Il s'était

même tellement pressé, qu'il n'avait pas eu le temps de se



mettre un habit, et qu'il était venu avec la redingote jaune qu'il portait habituellement. Mais au lieu de se fâcher de cet oubli de l'étiquette, le roi lui en sut gré ; car, s'il avait commis une faute, l'illustre mécanicien l'avait commise pour obéir sans retard aux commandements de Sa Majesté

Le roi fit entrer Christian-Élias Drosselmayer dans son cabinet, et lui exposa la situation des choses ; comment



il était décidé à faire un grand exemple en purgeant tout son royaume de la race souriquoise, et comment, prévenu par sa grande renommée, il avait jeté les yeux sur lui pour le faire l'exécuteur de sa justice ; n'ayant qu'une

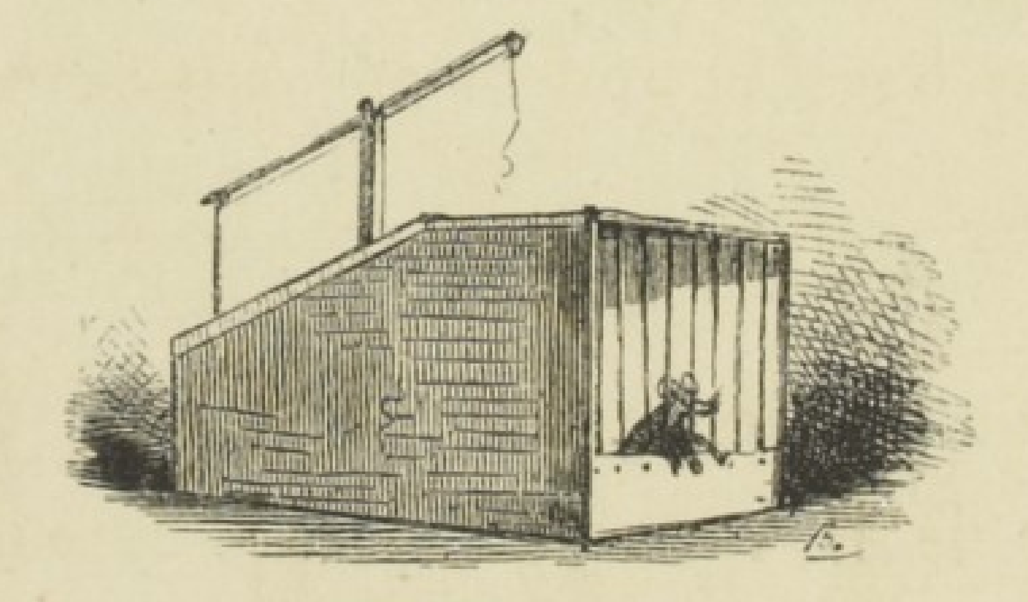
crainte, c'est que le mécanicien, si habile qu'il fût, ne vît des difficultés insurmontables au projet que la colère royale avait conçu.

Mais Christian-Élias Drosselmayer rassura le roi, et lui promit qu'avant huit jours, il ne resterait pas une souris dans tout le royaume.

En effet, le même jour il se mit à confectionner d'ingé-



nieuses petites boîtes oblongues, dans l'intérieur desquelles il attacha au bout d'un fil de fer un morceau de lard. En tirant le lard, le voleur, quel qu'il fût, faisait tomber la



porte derrière lui, et se trouvait prisonnier. En moins d'une semaine, cent boîtes pareilles étaient confectionnées et pla-

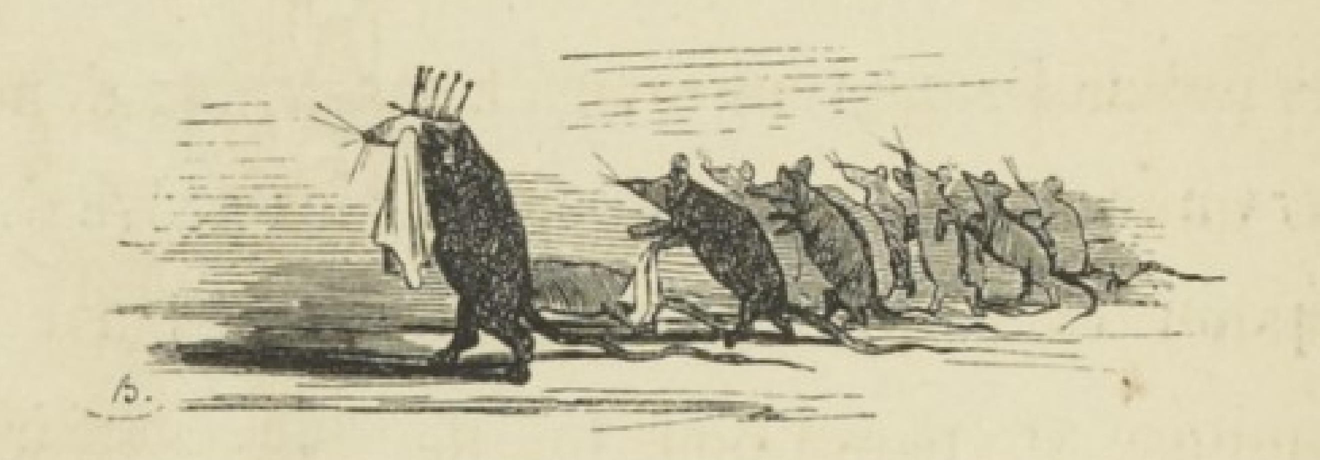
cées non-seulement sous l'âtre, mais dans tous les greniers et dans toutes les caves du palais.

Dame Souriçonne était infiniment trop sage et trop pénétrante, pour ne pas découvrir du premier coup d'œil la ruse de maître Drosselmayer. Elle rassembla donc ses sept fils, leurs neveux et ses cousins, pour les prévenir du guet-apens qu'on tramait contre eux. Mais, après avoir eu l'air de l'écouter à cause du respect qu'ils devaient à son rang et de la condescendance que commandait son âge, ils se retirèrent en riant de ses terreurs, et, attirés par l'odeur du lard rôti, plus forte que toutes les représentations qu'on leur pouvait faire, ils se résolurent à profiter de la bonne aubaine qui leur arrivait sans qu'ils sussent d'où.

Au bout de vingt-quatre heures, les sept fils de dame Souriçonne, dix-huit de ses neveux, cinquante de ses cousins, et deux cent trente-cinq de ses parents à différents degrés, sans compter des milliers de ses sujets, étaient pris dans les souricières, et avaient été honteusement exécutés.



Alors dame Souriçonne, avec les débris de sa cour et les restes de son peuple, résolut d'abandonner ces lieux ensanglantés par le massacre des siens. Le bruit de cette résolu-



tion transpira et parvint jusqu'au roi. Sa Majesté s'en félicita tout haut, et les poëtes de la cour firent force sonnets



sur sa victoire, tandis que les courtisans l'égalaient à Sésostris, à Alexandre et à César.

La reine seule était triste et inquiète ; elle connaissait dame Souriçonne, et elle se doutait bien qu'elle ne laisserait pas la mort de ses fils et de ses proches sans vengeance. En effet, au moment où la reine, pour faire oublier au roi la faute qu'elle avait commise, préparait pour lui, de ses propres mains, une purée de foie dont il était fort friand, dame Souriçonne parut tout à coup devant elle, et lui dit :

Tués par ton époux, sans crainte ni remords,  
Mes enfants, mes neveux et mes cousins sont morts ;  
    Mais tremble, madame la reine !  
Que l'enfant qu'en ton sein tu portes en ce jour,  
Et qui sera bientôt l'objet de ton amour,  
    Soit déjà celui de ma haine.

Ton époux a des forts, des canons, des soldats,  
Des mécaniciens, des conseillers d'État,  
    Des ministres, des souricières.  
La reine des souris n'a rien de tout cela;  
Mais le ciel lui fit don des dents que tu vois là  
    Pour dévorer les héritières.



Là-dessus elle disparut, et personne ne l'avait revue depuis. Mais la reine, qui en effet s'était aperçue depuis quelques jours qu'elle était enceinte, fut si épouvantée de cette prédiction, qu'elle laissa tomber la purée de foie dans le feu.



Ainsi, pour la seconde fois, dame Souriçonne priva le roi d'un de ses mets favoris, ce qui le mit fort en colère et le



fit s'applaudir encore davantage du coup d'État qu'il avait si heureusement accompli.

Il va sans dire que Christian-Elias Drosselmayer fut renvoyé avec une splendide récompense, et rentra triomphant à Nuremberg.



# TABLE DES CHAPITRES.



---

Paris. — Imprimerie de SCHNEIDER et LANGRAND, rue d'Erfurth, 1.


HISTOIRE
D'UN CASSE-NOISETTE
Bertall